

THE PROWLER DE KRISTJANA GUNNARS:

TRADUCTION ET COMMENTAIRE

THE PROWLER DE KRISTJANA GUNNARS:

TRADUCTION ET COMMENTAIRE

par

ANNE MALENA, B.A.

Mémoire présenté au Département de Français
en vue de l'obtention de la maîtrise en études françaises

McMaster University

Copyright (c) September 1991 Anne Malena

MASTER OF ARTS (1991)
(French)

McMaster University
Hamilton, Ontario

TITRE: The Prowler de Kristjana Gunnars: traduction et
commentaire

AUTEURE: Anne Malena, B.A. (McMaster University)

DIRECTRICE: Dr. Christine Portelance

NOMBRE DE PAGES: v, 165

ABSTRAIT

Ce mémoire présente la traduction intégrale du Prowler de Kristjana Gunnars. Le commentaire qui précède le texte se compose d'une analyse littéraire du roman, d'une réflexion sur la pratique de traduction et de l'exposé de quelques problèmes particuliers au texte traduit.

REMERCIEMENTS

Ce mémoire a été dirigé et suivi par Christine Portelance, Docteure au Département de Français de l'Université McMaster. Je tiens à lui exprimer ma gratitude la plus profonde pour ses conseils et ses encouragements, ainsi que pour le temps considérable qu'elle a bien voulu consacrer à cette entreprise.

Je remercie également Judith Woodsworth, Ph.D., directrice du diplôme de 2e cycle en traduction au Département d'études françaises de l'Université Concordia. La lecture attentive qu'elle a fait de ce mémoire et les excellentes suggestions qu'elle m'a offertes m'ont grandement aidée et encouragée dans mon travail.

Je remercie enfin McMaster University et le Département de Français, en particulier Dr. Caroline Bayard dont l'écoute attentive et le soutien stimulant et amical m'ont été d'un précieux secours dans la réalisation de ce mémoire et tout au long de ma carrière universitaire.

TABLE DES MATIERES

Chapitres	pages
I. INTRODUCTION	1
1. Présentation générale de l'ouvrage	1
2. Lecture du "Prowler"	3
3. Traduction	13
4. Quelques problèmes de traduction	30
II. <u>LA MARAUDE</u>	46
III. BIBLIOGRAPHIE	157

INTRODUCTION

The Prowler est le premier roman de Kristjana Gunnars qui a déjà publié plusieurs recueils de poèmes et de nouvelles. L'appellation de "roman" est d'ailleurs trompeuse parce que ce petit livre défie la notion de genre et s'interroge lui-même sur sa propre nature: "Perhaps it is an essay. Or a poem." (164)¹. A des fins de traduction, il s'est avéré judicieux de considérer le texte comme un poème en prose se composant de 167 sections. Il était ainsi possible de respecter l'indétermination du genre et de nourrir mon travail des théories de la traduction aussi bien dans le domaine de la prose que de la poésie.

The Prowler est à la fois errance dans le texte de la mémoire et exploration du processus de création littéraire. Les voix multiples de la narratrice tissent la trame du texte au moyen des souvenirs qu'elles évoquent. Au récit biographique d'une enfance en Islande s'ajoutent les préoccupations de l'auteur concernant le langage et partant, la difficulté d'exprimer et de faire accepter au lecteur ou à la lectrice une réalité subjective. La façon systématique dont le texte se déconstruit soi-même au fur et à mesure de

¹ Au cours de cette introduction, les chiffres entre parenthèses renvoient aux numéros des sections du Prowler.

son élaboration nous met en garde contre la subjectivité qu'il renferme mais en même temps, la rend plus acceptable et nous dispose à éprouver de la sympathie pour le point de vue politique qu'il exprime. Malgré son importance stratégique en temps de guerre, l'Islande est mal connue et Kristjana Gunnars nous en offre une vue privilégiée au cours d'un récit qui associe la tragédie personnelle aux difficultés économique-politiques d'une société insulaire et pacifiste.

Un texte à traduire est choisi en fonction de certains critères et The Prowler a répondu aux critères que j'avais aussi bien en matière de littérature que de théorie de la traduction. Afin de justifier ce choix et d'explicitier le processus de traduction, cette présentation comprend trois parties. La première consiste en une analyse littéraire qui, à cause des limites de ce travail, doit se borner à survoler les perspectives dans lesquelles le texte a été lu et traduit; la deuxième partie situe la traduction du Prowler par rapport aux théories de la traduction; la troisième partie offre quelques exemples de problèmes de traduction et présente les solutions adoptées. Il est évident que dans le cadre de ce mémoire l'emphase a été mise sur la traduction intégrale d'une oeuvre littéraire et que l'introduction se limite à un aperçu général des données théoriques qui ont contribué à l'élaboration du texte français du Prowler.

Lecture

Pour trouver un texte qui puisse faire l'objet d'un mémoire sur la traduction, j'avais trois critères: il fallait que le texte soit 1) contemporain, 2) écrit par une femme et 3) qu'il comporte un élément interculturel. Après avoir lu plusieurs nouvelles, j'ai commencé à lire des comptes rendus d'ouvrages nouvellement parus. Le commentaire suivant s'est détaché des autres:

Her narrator's meditation ranges freely through her past in Europe and North America examining not only her memories but also the art and subterfuges of storytelling.²

Est-il possible d'expliquer un coup de foudre? S'agit-il encore d'un coup de foudre lorsque la rencontre met fin à une recherche? Je crois qu'avant même d'avoir trouvé le livre je me disposais déjà à l'aimer. Non seulement répondait-il à mes trois critères mais il promettait beaucoup plus. Le titre signifie errance, un questionnement de la mémoire et du processus de création, une réflexion qui ferait peut-être écho à ma propre réflexion sur le processus

² "The Short List", Books in Canada (March 1990): 50. Prowler était un des six finalistes pour "the W. H. Smith/Books in "Canada First Novel Award for 1989"".

de traduction. Le terrain était donc bien préparé pour le coup de foudre qui m'a frappée dans la librairie où j'ai eu pour la première fois le livre en main. La beauté de la couverture, la simplicité de la présentation, l'absence de pagination, le témoignage d'Aritha van Herk, la photo de Kristjana Gunnars et l'exergue de Marguerite Duras, tout à la fois a précipité ma décision de traduire cet ouvrage.

Ma première lecture a été une lecture amoureuse. Je m'aventurais en territoire inconnu, je traversais frontières et conventions, je poursuivais un texte qui tour à tour se dérobaît et venait me chercher. J'en ai fouillé tous les recoins, je l'ai lu de la section 1 à la section 167, puis à rebours, puis en sautant d'une section à l'autre, en avant et en arrière. Je ne m'en lasse jamais. A chaque lecture, le miracle se reproduit, le texte prend forme et se révèle d'une façon toujours différente. A quoi tient cette qualité kaléidoscopique? Deux métaphores qui opèrent dans le texte me permettent de préciser la perspective de ma lecture du Prowler: celle du jeu de cartes et celle du casse-tête. La vie se joue comme une partie de cartes; elle dépend des joueurs et des atouts. Si les circonstances géographiques et socio-culturelles étaient différentes, la partie se jouerait autrement. Pourtant, lorsqu'on essaye de recréer le jeu dans sa mémoire on s'aperçoit que c'est impossible. La mémoire fait de la réalité une fiction. Les morceaux du passé font partie d'un casse-tête que l'on n'assemble jamais

de la même façon et dont l'achèvement n'est jamais certain. Donner à cette fiction du passé une forme textuelle est donc extrêmement périlleux et ne peut s'effectuer qu'avec amour, lui-même indéfinissable: "a certain aura, an extraordinary substance without physical properties." (2, l'idée étant reprise dans presque exactement les mêmes termes dans les sections 124, 143 et 146). Le texte peut oser certaines transgressions que la vie ne permet pas toujours. Il fait fi de la notion de genre, traverse les frontières sociales, culturelles et politiques et se place sous le signe de la pluralité.

Rachel Blau DuPlessis écrit dans un essai qui subvertit à son tour les normes académiques:

What we here have been calling (the) female aesthetic turns out to be a specialized name for any practices available to those groups - nations, genders, sexualities, races, classes - all social practices which wish to criticize, to differentiate from, to overturn the dominant forms of knowing and understanding with which they are saturated (1985, 285).

Le soliloque de la narratrice sans nom du Prowler se placent en effet à plusieurs niveaux. Il existe plusieurs façons d'organiser les morceaux d'un casse-tête avant de les assembler et la description suivante représente une lecture possible du livre. D'abord une carte géographique comprenant l'Islande, le Danemark, les États-Unis et la Hongrie. Greffée sur cette toile de fond, l'organisation politique: la position stratégique qu'occupe l'Islande pour

l'OTAN, l'occupation des troupes britanniques puis américaines, la tutelle du Danemark, la base américaine de Keflavik, la fermeture des frontières en Hongrie, la Deuxième Guerre mondiale. Puis, difficiles à distinguer les uns des autres, les morceaux de l'organisation politique et les morceaux de l'organisation sociale: l'absence de classes en Islande, les "White Inuit", la hiérarchie sociale au Danemark, les liens familiaux, le travail interminable en Islande, les loisirs au Danemark et aux États-Unis, les écoles en Islande, au Danemark et en Amérique. Partout, dans chaque image formée par le casse-tête, des bibliothèques entières de livres; un riche intertexte, parfois explicite, parfois implicite. Des contes de fées, des livres dans toutes les langues et de toutes les cultures, James Joyce, Karen Blixen, Halldór Laxness, Bernard Malamud, Pasternak, Yevtoushenko, Pouchkine, H. D., William Golding, Günter Grass, André Malraux, Roland Barthes, D.H. Lawrence et Hans Christian Andersen. Enfin, colorant et reliant le tout, l'histoire ou plutôt les histoires de la narratrice dont les souvenirs peuvent être organisés en au moins trois périodes distinctes. On la voit enfant, adolescente et jeune femme. Les tragédies familiales et les tribulations psychologiques qu'elle évoque sont étroitement liées à la réalité socio-politique décrite plus haut. Une conclusion s'impose: ce n'est pas à un seul

casse-tête que nous avons à faire mais plutôt à ce qu'on pourrait appeler un palimpseste de casse-tête.

La notion d'intertextualité nous offre une explication possible des stratégies d'écriture de Kristjana Gunnars. Les souvenirs, en particulier la faim, le froid, la soeur anorexique, la description d'un peuple sans armée, appartiennent à ce que Kristeva appelle le "géo-texte".

Le géo-texte se présente ainsi comme la base sous-jacente au langage que nous désignerons par le terme de phéno-texte. Nous entendrons par là le langage qui dessert la communication et que la linguistique décrit en "compétence" et en "performance". Il reste toujours dissocié, scindé, irréductible par rapport au procès sémiotique qui agit le géo-texte. Le phéno-texte est une structure (qu'on peut générer au sens de la grammaire générative), obéit à des règles de la communication, suppose un sujet de l'énonciation et un destinataire. Le géo-texte est un procès, traverse des zones à limitations relatives et transitoires, et consiste en un parcours non bloqué par les deux pôles de l'information univoque entre deux sujets pleins (1974, 84).

Nous examinerons de plus près sous la rubrique "Quelques problèmes théoriques" le caractère polyphonique du "je" de la narratrice. Pour l'instant, si l'on distingue deux voix de l'enfance et une voix adulte qui s'identifie à celle de l'auteur et si on garde à l'esprit la complexité du contexte élaboré par les trois voix, on comprend mieux comment Gunnars, peut-être inspirée par Joyce, tisse la trame de son texte, fondant ensemble le géo-texte et le phéno-texte en

un tout hétérogène et non-linéaire. Cixous écrit à propos de James Joyce :

Pour Joyce toute expérience du réel passe par le langage ou plutôt est vécue dans le lien intérieur de la conscience qui se raconte le monde: les choses sont moins présentes que les mots. La conscience d'étrangeté à l'égard du réel est en même temps à l'origine d'une transposition de l'existence dans le langage: ce sont les mots qui ont les qualités et le mystère des choses (1968, 430).

The Prowler s'ouvre sur cette préoccupation linguistique, la difficulté de transposer la réalité par le langage et l'impossibilité d'écrire la vérité. Les voix de la narratrice se mêlent aux voix de l'intertexte dans l'élaboration d'un discours prismatique dont il est impossible de fixer une forme finale. Le même désir a été détecté chez Isak Dinesen:

The text vividly evokes that irrecoverable wholeness which is remembered, when it is remembered at all, only as uncanny frisson or as those vague longings that engender the age-old human dream of a lost or future paradise, of which all other loves are but the shadows. In this context Out of Africa surely achieves part of its haunting power by re-presenting that primal separation that constitutes "selfhood" as a condition of insatiable desire, the price of being in language, which perpetually displaces what it would "translate" (Aiken 1990, 237-238).

Par les procédés qu'elle emploie (polyphonie, fragments, métarécit, courtes sections qui coupent et entrecoupent les différents récits, etc.), Gunnars parvient à rendre ce frisson de l'amour et de la mémoire; elle en fait même un des objets principaux du livre.

Dans la structure créée par Gunnars, chaque élément est dépendant d'autres éléments, annulant ainsi la possibilité d'une vérité finale et totalisante. Prenons un exemple:

I have read treatises on male writing. The male line. The masculine story. That men have to be going somewhere. Men are always shooting something somewhere. And that women do not. That women can grow all things in one place. That the female story is an unfolding of layers. I do not know if this is true. It is incidental

(25).

Ainsi isolée, quelle vérité cette section peut-elle bien révéler? Qu'il existe une différence entre l'écriture masculine et féminine? Qu'il vaut la peine d'y penser? Que même si elle existe, elle n'est pas importante puisque l'écriture est avant tout individuelle? Toutes ces vérités à la fois? Aucune conclusion n'est possible et le problème revient sur le tapis lorsque le mot "incidental" réapparaît plus loin:

The story is always somewhere else. I imagine a book that pretends to tell an official story. In the margins there is another story. It is incidental, it has little bearing on the official story, but that is where the real book is (47).

Ce rapprochement lexical nous permet d'avancer au moins une certitude: tout est important si l'histoire écrite dans la marge constitue le vrai livre et il se crée alors un jeu d'oppositions qui subvertit le texte officiel, la linéarité, l'hégémonie. L'étude du contexte féministe dans la poésie

d'Adrienne Rich par une de ses traductrices nous vient en aide:

the alien text of patriarchy represents authoritative discourse, that is, the privileged word undergoes a discursive displacement and becomes relativized; as a strategy, it is an effective method to structure the poems and make them converge with other types of textual productions, and to generate a multiplicity of meanings centered in opposition to male-oriented discourse. The objective is partly to activate the reader's memory in order to produce cultural oppositions between the patriarchal monopoly of discourse and the consequences this monopoly has brought in the production of verbal meaning. These oppositions create dominant textual polemics as recurrent elements in a given area of poetic discourse by women (Díaz-Diocaretz 1985, 70-71).

Chaque aspect mentionné jusqu'ici constitue une piste de recherches qui mérite d'être suivie. Il serait en particulier très intéressant d'entreprendre l'analyse de la répétition de certains mots et d'étudier s'il en découle une polémique textuelle semblable à celle dont parle Rich. La narratrice s'identifie à l'Islande et, à travers ses souvenirs, met en jeu par de multiples effets de miroir sa propre perception de son île natale et la perception qui est celle du reste du monde. L'amour de son pays et des siens cherche à s'exprimer mais est trahi par le langage:

It is because I am full of love that my words have no meaning (4).

Et plus loin:

Because I am full of love, I am full of sorrow (34).

Pour en conclure :

Love seeks refuge in figurative language.
 Love is ashamed of itself, of its own
 transparency. In its vulnerable territory.
 A people without its own army, easily
 occupied by armed forces of other nations.

Love turns itself out (101).

Cette dernière proposition, sur laquelle on reviendra parce qu'elle comprend aussi un problème de traduction, fait écho à une pensée féministe exprimée par María Lugones :

Love has to be rethought, made anew (1989,
 278).

Basant sa réflexion sur l'essai de Marilyn Frye (1983, 52-82), intitulé "In and Out of Harm's Way: Arrogance and Love", Lugones explique que dans un système patriarcal la femme apprend à percevoir les autres avec arrogance tout en étant elle-même l'objet d'une perception arrogante. Afin de surmonter cette dualité, il est nécessaire de développer une attitude ludique, sans esprit de compétition, en voulant voyager vers d'autres cultures. Mais elle voit dans des oeuvres comme Homo Ludens de Huizinga et le chapitre que Hans-Georg Gadamer consacre au concept de jeu dans Truth and Method la notion que le jeu est "agon" et que selon leur définition toute attitude ludique est une attitude compétitive. Elle écrit :

Agonistic travelers fail consistently in their attempt to travel because what they do is to try to conquer the other "world." The attempt is not an attempt to try to erase the other "world." (1989, 287).

Pour elle, une attitude ludique ne signifie pas adhérence aux règles du jeu mais une ouverture à la surprise et à l'élaboration de soi et des différents mondes que nous habitons. Elle recommande un voyage fait avec amour tout en réalisant que :

traveling to another's "world" is not the same as becoming intimate with another. Intimacy is constituted in part by a very deep knowledge of the other self and "world" traveling is only part of having this knowledge (1989, 289).

Gunnars opère ce genre de "traveling", pour reprendre le terme cinématographique, à l'intérieur de son texte. L'Islande a été méconnue et perçue avec arrogance. En plus du douloureux voyage introspectif que la narratrice accomplit dans son passé, elle nous invite à voyager vers l'Islande, à réviser l'idée que nous nous en faisons et à apprendre à connaître d'autres aspects de sa réalité.

La métaphore du jeu convient à la façon dont j'aborde la traduction de cet ouvrage. J'aimerais maintenant passer en revue les diverses théories qui ont nourri mon travail.

La traduction

Il ne s'agit pas ici d'un mémoire sur les théories de la traduction mais il est néanmoins nécessaire de situer la traduction du Prowler par rapport à ces théories. Les recherches et les travaux accomplis au cours des trente dernières années influencent directement ou indirectement les choix méthodologiques que je fais aujourd'hui.

A l'aide de l'ouvrage de Robert Larose, Théories contemporaines de la traduction (1989), il est possible de brosser un tableau de ces théories en quelques lignes. Tout d'abord, La Stylistique comparée du français et de l'anglais de Vinay et Darbelnet, basé sur la théorie linguistique de F. de Saussure, reste un ouvrage utile pour l'analyse contrastive des unités de traduction. Cette méthode a le mérite de poser des bases théoriques solides au niveau de la phrase mais ne permet pas d'appréhender le texte littéraire dans sa totalité. Adoptant une perspective plus large dans les Problèmes théoriques de la traduction (1963), Georges Mounin renforce le rapprochement de la traduction à la linguistique et insiste sur le fait que, en vertu d'universaux élémentaires dans l'expérience humaine, la traduction est toujours possible. Soucieux de mieux définir la traduction et à partir d'une réflexion sur la traduction biblique, Eugene Nida introduit la notion d'équivalence

selon laquelle la traduction doit "produire le même effet que l'original." (Larose 1989, 78). Il insiste donc sur l'importance du contexte et le rôle du destinataire. Ladmiral, par son étude des connotations sémiotiques selon Hjelmslev, éclaire l'alternative devant laquelle est souvent placé le traducteur: l'incrémentalisation (ajout) ou l'entropie (perte). En accord avec Newmark, le dernier théoricien qu'il étudie, Larose conclut:

la dimension linguistique ne représente qu'une partie de l'activité traduisante. La traduction ne se ramène pas à un seul ensemble de paramètres valables en tout temps pour tout texte. Il faut en conséquence adopter une attitude anti-dogmatique à l'égard de la manière de traduire, et considérer comme utopie fantasmatique toute tentative destinée à faire croire qu'il existe une théorie générale unique de la traduction, éternellement valable, située hors du temps et de l'histoire (1989, 190).

A la suite de cet aperçu historique des théories contemporaines de la traduction, il est nécessaire d'élargir notre point de vue théorique dans une perspective littéraire. La théorie du polysystème, élaborée d'abord par Itamar Even-Zohar à la fin des années soixante nous offre les éléments d'un cadre théorique qui s'avère très productif en traduction. La théorie est modelée à partir de l'école formaliste russe et s'inspire également des travaux de l'école de Prague et de comparatistes et sémioticiens tels que Anton Popovic et Mikhail Bakhtin. Elle peut se définir de la façon suivante:

The polysystem theory understands literature as a dynamic, functional, semiotic system which is perceived in the form of an institution. The model of the system in question is similar to Roman Jakobson's schema of linguistic activity, published in his "Linguistics and Poetics" (1960:353) (Dimic and Garstin 1988, 179).

Il s'agit bien sûr du diagramme des fonctions de la communication au sujet desquelles la théorie du polysystème, continuent Dimic et Garstin, nous offre un réseau complexe mais très clair d'hypothèses qui s'influencent les unes les autres d'une façon dynamique et hiérarchique. Itamar Even-Zohar précise:

Literature is thus conceived of not as an isolated activity in society, regulated by laws exclusively (and inherently) different from all the rest of the human activities, but as an integral - often central and very powerful - factor among the latter (1990, 2).

Il continue en expliquant qu'un système sémiotique devrait être conçu comme une structure ouverte et hétérogène, comme un polysystème composé de systèmes multiples et interdépendants (1990, 11). Il considère donc la littérature traduite comme une partie intégrante et très active du polysystème littéraire (1990, 46). La théorie du polysystème enrichit la théorie de la traduction littéraire parce qu'elle permet d'analyser les textes en tant que produits d'un système littéraire. En plus de la théorie du langage recommandée par Henri Meschonnic (1973, 318), la théorie de la traduction profite également d'une théorie de la littérature. James S. Holmes précise:

No adequate general theory of translation can be developed before scholars have turned from a sentence-restricted linguistics to produce a full theory of the nature of texts. Such a theory will devote extensive attention to the form of texts - how their parts work together to constitute an entity - , to the way texts convey often very complex patterns of meaning, and to the manner in which they function communicatively in a given socio-cultural setting (1988, 100).

La théorie du polysystème m'a guidée dans l'analyse formelle et dans la traduction du Prowler. Les autres théories qui m'ont aidée et dont j'expose certains éléments plus bas s'inspirent de la théorie du polysystème ou sont influencées par elle. La convergence de ces théories a déterminé trois étapes successives dans ma méthode de travail. Il s'agit 1) de la traduction en tant que lecture, 2) de la traduction en tant qu'interprétation et 3) de la traduction en tant qu'exercice critique. Avant d'entrer dans le détail, il est peut-être utile de rappeler que toute théorie de la traduction équivaut à une réflexion sur la pratique. Les éléments théoriques jugés importants aideront la pratique et en même temps les choix opérés dans la pratique contribueront à faire avancer la théorie. Raymond van de Broeck l'exprime très bien dans la préface du livre de Holmes :

That is to say that the description of translation and translation processes is an indispensable precondition for all theorizing; that description, in turn, cannot manage without plausible theoretical models; and that the practice of translation, finally, is assigned a double role: it provides valuable insights, and it

is the touchstone by which hypotheses are tested (1988, 5).

A cause de la difficulté de parler à la fois de théorie et de pratique, je choisis de présenter d'abord les éléments théoriques et de me pencher ensuite sur les étapes correspondantes dans la pratique. Le poète Robert Mélançon est probablement celui qui a exprimé le plus éloquemment que la traduction est une façon de lire on ne peut plus attentive, profonde et révélatrice:

But we also translate poetry to read it. When I begin to translate a poem that I like, obviously I've read it many times before. I've even learned it by heart simply from reading and reciting it so often. But in trying to come up with an accurate translation, I slowly discover everything I've missed, I try to bring out what I haven't read, that blind absence. Translation brings you to see that you've read badly, too quickly, that the most attentive reading is shot full of shadows. To translate a poem is to refuse the distraction that, so often, we resign ourselves to; it is to force upon yourself a complete, total reading that reveals the complete meaning (or almost) of the poem: the colour of its words, the rhythms, the subtlest kind of balances, the most fleeting traces, the allusions, the echoes, the entire tightly knit fabric of the thing (Homel and Simon 1988, 21).

Cette activité de lecture permet à la traductrice d'élucider les composantes de la création de l'auteur, lui fournissant les éléments qui lui seront utiles dans sa propre activité créatrice. Ce rôle intermédiaire assumé par la traductrice reflète la complexité de la tâche qu'elle entreprend et, selon Susan Bassnett-McGuire, il n'est plus possible de

considérer la traduction comme une activité secondaire une fois que les liens entre auteur/traducteur/lecteur sont explicités (1980, 37-38). Barbara Godard souligne le rôle créateur de la traductrice:

Like the author, the translator sends a message to the reader to be decoded, but this translator is simultaneously reader of another's message which she is decoding in order to recode. Limits to the translator's creative freedom are extended in this act of reading to the boundaries of the original text. At the same time, however, the reader is stimulated to greater activity, encouraged to become an active producer of meaning, through the equation of reading/translating. Contemporary reader-reception theories postulating an active reader of literary texts encourage this (Mezei 1989, 217).

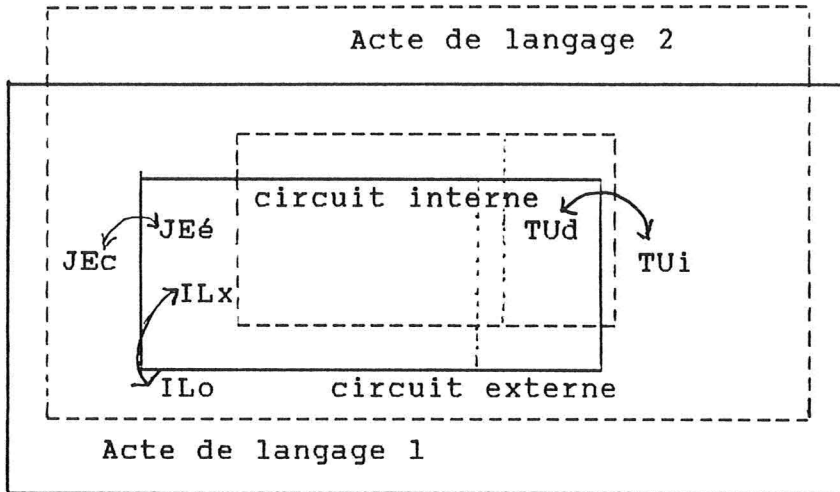
Ce point de vue est confirmé par la traductrice de Jacques Ferron:

C'est ainsi comme lecture et écriture à la fois que je situe mon activité de traductrice. Lecture, elle explicite et réalise un potentiel d'écriture que peu de lectures réalisent. Écriture, elle s'avoue lecture d'un texte précis et se tourne déjà vers cette autre lecture dont elle fera elle-même l'objet, et qui, anticipée, en grande partie la détermine (Bednarski 1989, 23).

A la fois destinataire et destinatrice, la traductrice crée une situation propice pour la diffusion du message de l'auteur dans une culture autre que celle dans laquelle il a été conçu.

En s'inspirant du schéma de représentation d'un acte de langage proposé par Patrice Charaudeau (1983, 46), il est possible de situer la traductrice par rapport à l'auteur et

de représenter son activité dans toute sa complexité, ce qui nous donne le schéma suivant:



Les lignes continues représentent l'acte de langage qui, selon Charaudeau :

résulte d'un jeu entre l'implicite et l'explicite qui naît dans des circonstances de discours particulières, [...] se réalise au point de rencontre des processus de production et d'interprétation, [...] est mis en scène par 2 entités dont chacune est dédoublée en sujet de parole et sujet agissant (46).

JEC est le sujet communicant, JEé le sujet énonçant, TUD le sujet destinataire et TUi le sujet interprétant. Les deux sujets agissants font partie du circuit externe ou le "Faire" de l'acte de langage et les deux sujets de parole se trouvent dans le circuit interne ou le "Dire". Charaudeau nomme ces deux circuits les "circuits de production de savoir" selon qu'il s'agit de la configuration verbale du savoir (interne) ou de la connaissance du réel (externe à la

parole). Quand il s'agit d'une oeuvre littéraire, l'acte de langage devient acte d'écriture pour lequel le JEC développe certaines stratégies (par exemple de partager la responsabilité du récit parmi plusieurs narrateurs) selon ce qu'il veut communiquer et l'idée qu'il se fait du TUD. Le TUI à son tour construit une certaine image de JEC d'après la connaissance qu'il en a et d'après les énoncés de JEé. IL représente le monde parlé selon ce qui en est dit (ILx) ou ce qu'on en sait (ILO). Dans le schéma ci-dessus, j'ajoute les lignes en pointillé pour représenter l'acte d'écriture de la traductrice, acte dans la langue d'arrivée qui se superpose à celui dans la langue de départ tout en le laissant disparaître. La traductrice dont le rôle correspondait d'abord au TUI prolonge l'acte d'écriture en assumant le rôle du JEC (TUI => JEC) et en développant ses propres stratégies en fonction de sa lecture du texte et de sa connaissance du nouveau public. Elle ne perd jamais de vue l'acte de langage original et sa production vient se greffer sur l'interprétation qu'elle en a fait. Cette représentation permet aussi d'illustrer la place de l'oeuvre traduite au sein du polysystème littéraire parce qu'il tient compte de l'organisation du réel en dehors de l'acte de parole.

La traductrice reconnaît sa subjectivité et, par sa lecture interprétative, elle peut organiser le texte à traduire en fonction de ce qu'elle perçoit comme des choix

chez l'auteur et des siens propres. Une partie de ce processus d'interprétation est consciente et se base sur des analyses linguistique et littéraire mais il est impossible de rendre compte exactement de tous les éléments qui entrent dans la composition ou dans l'interprétation d'une oeuvre littéraire.

La traductrice doit s'interroger constamment sur les possibles affinités et oppositions entre sa propre idéologie et celle de l'auteur. Le chapitre sur ma lecture du Prowler a fait état de l'élan que j'ai ressenti à l'égard du livre dès le début, élan qui appartient à "l'impression vécue de l'oeuvre", si difficile à expliquer:

L'oeuvre s'inscrit en tant qu'un ensemble dans la mémoire de l'artiste par un écho particulier, par un signal complexe qui est difficile à déterminer. C'est souvent le sentiment d'un ton, d'une couleur, d'une chaleur, d'un goût, d'un mouvement, de quelque chose qui est difficile à exprimer par des mots. Et pourtant c'est la résonance fondamentale de l'oeuvre dans son ensemble, dans la mémoire de l'artiste, la résonance de sa substance essentielle qui se manifeste par des éléments et des rapports extérieurs, susceptibles d'être décrits. De cette impression vécue, embryonnaire, fondamentale, déterminante et en même temps la plus forte de l'oeuvre, dérive l'idée (qu'il est possible de décrire comme une sorte de ligne de séparation) de ce qui peut être rendu dans le langage du traducteur et de ce qui ne l'est point. Par là s'opère une sorte de sélection instinctive (Holmes 1970, 30-31).

Cette "ligne de séparation" agit sur l'activité créatrice de la traductrice et s'apparente à la distinction que fait Kristeva entre le phéno-texte et le géno-texte.

Pour tenter d'analyser le "procès" du géno-texte et pour dégager la "structure" du phéno-texte, il est nécessaire de pousser plus loin la lecture et la traduction devient alors un "exercice critique" (Graham 1985, 13). La traductrice doit tenter de connaître l'oeuvre dans le plus de détails possibles et pour ce faire elle doit délimiter les niveaux d'analyse qui lui seront utiles. En considérant un texte littéraire comme faisant partie d'un polysystème, elle minimise le risque de négliger un aspect important, ce qui la mettrait peut-être sur une fausse piste de ré-écriture. James S. Holmes analyse le cadre dans lequel une oeuvre littéraire est écrite et y distingue trois niveaux:

First of all, as a message stated in words, a poem is set in a linguistic context: the poet, like any other formulator of a linguistic message, draws upon a part of the expressive means of the specific language he is using, in order to communicate something, and the words of the poem take on significance for the reader only when interpreted within that context. In the second place, a poem is written in interaction with a whole body of poetry existing within a given literary tradition, and the rhythm, metre, rhyme, and assonances of the poem, but also its imagery, themes, and topoi, are intimately linked with those in that whole array of other texts; in other words, the poem is set in what may be called a literary intertext. Finally, the poem exists within a socio-cultural situation, in which objects, symbols, and abstract concepts function in a way that is never exactly the same in any other society or culture (1988, 47).

Il est clair que les remarques de Holmes sur la poésie s'appliquent également aux autres genres littéraires. La

traductrice peut faire ses choix selon ces trois catégories: linguistique, intertextuelle et socio-culturelle. Il devient alors possible d'expliciter la fonction de la traductrice en tant que fonction multiple, analogue à la fonction remplie par le critique littéraire bien que ce dernier ne soit pas toujours obligé de considérer en même temps ces trois aspects de l'oeuvre. Comme on l'a vu, la subjectivité de la traductrice et son attitude par rapport au texte influencent aussi sa fonction. Myriam Díaz-Diocaretz développe le concept de James S. Holmes en dénombrant sept composantes dans la fonction de la traductrice:

(1) the individual and the corresponding concrete circumstances (2) a given socio-cultural context (3) a particular interpretive operation (4) a specific reading role (5) the translator's relation to source and receptor-text (6) a specific writing role (7) the textual features through which the activities as omniscient reader and acting writer become evident or traceable and by means of which the receptive disposition of the readers of the translation is designed. The modes of integration of all these properties is what constitutes the translator-function (1985, 151).

Comme on l'a illustré plus haut par le schéma de l'acte de langage, le rôle de la traductrice est un rôle de co-émission (TUi = JEc) du message littéraire en fonction du nouveau public auquel la version est destinée. Tout lecteur est co-émetteur du message parce qu'il le reproduit en fonction de sa connaissance du réel qui correspond plus

ou moins à celle du sujet communicant. Comme le montre très bien Díaz-Diocaretz, l'activité de lecture de la traductrice la transforme en lectrice omnisciente qui tiendra compte de tous les facteurs linguistiques, intertextuels et socio-culturels à sa disposition afin de faire correspondre sa version le plus étroitement possible à l'original.

En guise de conclusion de cet exposé, la description de la méthode que j'ai moi-même adoptée pour la traduction du Prowler aidera à éclairer certains des concepts présentés plus haut.

The Prowler est un livre qui se prête admirablement bien à une réflexion sur la traduction. Le refus de la linéarité, l'itération, la polyphonie, une simplicité apparente et une qualité de métarécit, toutes ces caractéristiques présentent un défi pour la traduction mais en même temps offrent à la traductrice l'occasion de travailler de façon nouvelle, non linéaire et sur plusieurs plans à la fois. En forgeant une méthode de travail adaptée au texte, il devient possible de se rapprocher de son processus d'élaboration, de mieux le comprendre et de recréer un texte français qui fonctionne, on l'espère, de la même façon. Il est possible que les traducteurs travaillent plus souvent qu'on ne le pense de cette façon et que la linéarité d'une traduction ne soit jamais qu'une illusion mais l'avantage d'un texte comme le Prowler est qu'il rend les démarches de la traductrice explicites et lucides. Afin

de mieux expliquer ces démarches, je définis trois étapes qui correspondent aux trois étapes théoriques décrites plus haut, à savoir l'informatisation du texte (une forme de lecture), l'analyse des éléments les plus importants (interprétation) et l'assemblage du casse-tête (effectué selon la critique à laquelle le texte a été soumis).

Il a été décidé très rapidement qu'il valait la peine d'informatiser un texte comme le Prowler. Ce procédé m'a non seulement aidée à faire une lecture plus approfondie du texte au cours de la saisie du texte mais après coup, il m'a aussi permis d'explorer facilement et sans perdre de temps chaque recoin du texte, d'établir rapidement les rappels de mots et d'idées, les ressemblances et les dissemblances et de discerner l'enchaînement des souvenirs évoqués par Kristjana Gunnars. Il ne s'agit pas nécessairement d'un enchaînement chronologique comme elle le dit elle-même :

I have sometimes thought: it is possible there is no such thing as chronological time. That the past resembles a deck of cards (81).

Plus important, ce sont les associations d'idées et d'images sur lesquelles la mémoire joue qui comptent et qui ont inspiré la composition de ce livre. Par le simple emploi d'un logiciel de traitement de texte, il est possible d'établir toutes les correspondances lexicales qui peuvent paraître significatives (procédé qui continue de m'aider en ce moment précis pour retrouver les citations dont j'ai

besoin), de vérifier si les associations créées dans ma propre mémoire au cours de ma lecture sont justifiées ou erronées et de comparer les contextes dans lesquels apparaissent certains termes ou expressions. La traduction terminée, il devient possible de vérifier la cohérence de ces contextes dans les deux langues. L'informatisation a donc considérablement renforcé ma lecture du texte et m'a même suggéré une méthode différente de travail. Après avoir traduit les deux premières sections, j'ai vérifié les instances du mot "card" et j'ai traduit toutes les sections où il apparaît. J'ai continué de même avec le mot "game", ayant choisi ces mots pour la seule raison qu'ils me paraissaient importants. Je suis ensuite revenue à la première section et j'ai sélectionné des substantifs et des verbes: "book", "writing", "read", "word", "people" (un des mots les plus fréquents du livre), etc... J'ai tenu un registre des sections où ils apparaissent et du progrès de mon travail. J'ai donc organisé de cette manière les morceaux du casse-tête dont j'avais l'image devant moi (l'original) et j'ai appris à lire, à connaître et à reconnaître chaque morceau.

Grâce à ce procédé, j'ai pu distinguer les éléments textuels qu'il me semblait impératif de préserver dans la traduction et ceux qui faisaient problème. J'en suis vite venue à établir des critères stylistiques - ce que Holmes appelle "a hierarchy of correspondences" (1988, 86) - entre

l'original et ma version. L'ordinateur m'a permis de ne jamais perdre de vue l'ensemble de l'oeuvre et de toujours prendre en considération les mots dans leurs contextes, deux choses sur lesquelles insiste Anton Popovic:

But the translator's aim is to discover in the semantic area features which will enable him to create an organic semantic setting for the word in his translation, thus making it contribute to the formation of the translation's style, or at least of individual semantic categories. It is precisely the style (as a whole) and the semantic categories (as parts) that are the criteria for evaluating the word under consideration, leading the translator either to adopt it or to reject it (1968, 72).

Le principe de répétition a donc influencé mes choix lexicaux et syntaxiques et le choix du temps des verbes. Des exemples seront présentés et analysés de plus près sous la rubrique "Quelques problèmes de traduction". Le vocabulaire restreint avec lequel Gunnars a choisi de travailler constitue aussi une composante de son style. Il m'a fallu adapter mon style au sien et être constamment sur mes gardes pour ne pas recourir à un langage trop précieux. Son emploi marqué de la forme impersonnelle constitue une importante stratégie stylistique et un problème sur lequel je reviendrai. La recherche d'équivalents pour cette stratégie m'a aidée à me distancier du texte et à trouver le ton prédominant de l'oeuvre.

La métaphore du jeu a souvent été utilisée pour décrire l'écriture et la traduction. Peut-être est-ce parce que le résultat est toujours incertain, le produit final ne

reflétant pas nécessairement les règles qui ont guidé son élaboration. Peut-être est-ce, comme on l'a vu dans la première partie, parce que l'activité ludique est nécessaire à l'humanité s'efforçant de comprendre le monde. Toujours est-il que les métaphores du jeu nous viennent une fois de plus en aide pour éclairer le processus de traduction. James S. Holmes parle d'une stratégie illusionniste (1988, 50) pour re-créeer le texte original et Barbara Godard utilise l'analogie du casse-tête:

It is an experience I have often equated with doing a puzzle, for many of the constraints are similar. One has a picture already drawn; one needs to interpret and complete it. The drive to fill in the blanks and to get just the right-shaped piece into the space is compulsive. The puzzle analogy offers another perception into the act of translating for it underlines the different approaches which may be taken. One can fit the pieces in by using guides of colour and design or one can turn the puzzle over and use shape alone. Similarly, in translating, one must keep both semantic and formal (rhyme, metre, etc.) systems in mind as producers of meaning in the total text (Mezei 1989, 217-218).

Gunnars ayant élaboré son texte comme un casse-tête, la métaphore m'a fourni à la fois la toile de fond et l'outil de mon travail. En examinant avec attention chaque morceau et en le plaçant avec soin dans la partie où il appartenait, j'ai pu constituer un tout qui, comme l'original et comme un passé fait de souvenirs, n'a pas de centre et peut être appréhendé à partir de multiples points de vue, un à la fois ou tous ensemble:

In a puzzle every piece is its own center, and when compiled the work is either made up entirely of centers or of no center at all (110).

Le mot de la fin revient à André Lefevere qui résume très bien comment la théorie de la traduction appartient à une théorie de la littérature et illustre comment le Prowler m'a offert une occasion irrésistible d'aller à la maraude à la fois dans le domaine de la littérature, de la critique et de la traduction:

As an answer to the world the literary work of art is a stylised composition of elements lifted from the civilisation in which it is written, an interiorised, formalised, conquered experience. As a question addressed to the reader, it is a model, a hypothesis. The model must be tested, the hypothesis accepted or rejected. The author's answer is, at the same time, his question. To write is not to conserve, but to transform; not to copy, but to translate (1970, 75).

Quelques problèmes de traduction

Sur le plan stylistique, la simplicité du Prowler est trompeuse. Elle est l'expression du désir d'écrire un livre sans avoir recours à l'artifice mais tout écrivain sait qu'il s'agit là d'un désir impossible à combler et Gunnars plus que tout autre :

A story that does not desire pretense must incorporate its own metastories (55).

La complexité du fond se dissimule sous l'artifice de la simplicité lexicale et syntaxique. Par conséquent, il est très important de trouver en français un rythme et un ton qui produisent le même effet qu'en anglais. Maint traducteur s'est heurté à ce problème, en particulier Pierre Leyris :

Un autre type de difficulté surgit quand une certaine simplicité formelle enveloppe un contenu que l'on sent malgré tout frémissant. Cela arrive parfois chez Emily Brontë, par exemple, dont j'ai traduit pas mal de poèmes. En français la simplicité devenait platitude et j'avais toutes les peines du monde à faire revenir le frémissement (1982, 41).

Le souci d'éviter cette malencontreuse "platitude" a dicté la plupart de mes choix. Autrement dit, une fois l'importance de la simplicité du style établie, il me fallait en isoler les éléments constitutifs et expérimenter diverses traductions de chacun d'eux pour trouver la

meilleure solution par rapport à l'ensemble. J'ai traité ainsi des problèmes grammaticaux, syntaxiques et lexicaux dont je donne ici quelques exemples. Avant de passer à cette énumération, il est peut-être prudent de faire remarquer que dans une analyse de style l'exhaustivité est impossible et que la traduction est en soi un art d'écrire:

"En matière d'écriture, traduire est donc un art, si l'on veut que le lecteur retrouve dans le nouveau texte quelque chose du frisson de l'original" (Duhamel 1969, 19).

La forme impersonnelle

La fréquence de l'emploi de la construction verbale "there + be" en fait une stratégie de style.⁴ Elle est employée 256 fois. Du point de vue de la grammaire traditionnelle, il s'agit s'un "simple" prédicat d'existence, courant en anglais et tout à fait acceptable sur le plan stylistique (Webster 1989, 899). La théorie de l'énonciation qui analyse les attitudes du sujet à l'égard de son énoncé permet de déterminer que la prédilection de l'écrivain pour une telle construction souligne à la fois sa méfiance envers la subjectivité du langage et la nécessité de jouer d'artifices pour mieux contrôler l'effet qu'aura le texte sur la lectrice, tout en admettant que ce contrôle est

⁴ La présentation de ce problème reprend dans les andes lignes une étude que j'ai menée dans le cadre du cours de ylistique (FRENCH 714/Fall 1990) donné par Dr. C. Portelance à université McMaster.

illusoire. Selon Benveniste, un énoncé à la troisième personne échappe à la condition de personne et renvoie à une situation "objective". Mais la troisième personne "n'existe et ne se caractérise que par opposition à la personne 'je' du locuteur qui, l'énonçant, la situe comme 'non-personne'" (1966, 255). Ducrot, reprenant les bases posées par Benveniste et empruntant le concept de polyphonie que Bakhtin applique au texte, détermine à l'intérieur de l'énoncé qui parle, qui a la responsabilité de l'énoncé. L'énonciateur, ou sujet parlant, est un être empirique, extérieur au texte. Le narrateur, être de discours, se distancie de l'énonciateur et est responsable de l'énoncé. Dans une perspective polyphonique, il est possible de déterminer plusieurs narrateurs (1984, 171-233). Pour Charaudeau, le lecteur est un co-énonciateur et il existe entre l'auteur et le lecteur un contrat de parole qui établit une relation de connivence (1983, 40).

En opérant à l'intérieur de ce cadre théorique, j'ai repéré trois voix distinctes chez la narratrice, une qui appartient à l'enfance, une à l'adolescence et une voix adulte associée à celle de l'auteur. L'emploi de "there + be" dans les énoncés des trois voix amène la lectrice à s'interroger constamment sur le référent de la construction impersonnelle. A chacun des trois niveaux d'énonciation, la narratrice se distancie par rapport à son énoncé. Voici un exemple particulièrement frappant de chacune des voix:

There was much illness. Large patches of months and years were blotched out (103).

There was a sense of anger. I studied methods of escape with greater intensity (133).

It had been a long walk. I was tired, and there was a vague sense that I had lost something (163).

Chacun de ces énoncés décrit une situation chargée d'émotions que Gunnars a préféré exprimer par la forme impersonnelle. Si on se réfère à la citation de Marguerite Duras qu'elle a mis en exergue de son roman, on pourrait penser que la traduction littérale de "there + be" par "il y a" est tout à fait acceptable, vu qu'elle apparaît cinq fois au cours de quatre lignes:

L'histoire de ma vie n'existe pas. Ça n'existe pas. Il n'y a jamais de centre. Pas de chemin, pas de ligne. Il y a de vastes endroits où l'on fait croire qu'il y avait quelqu'un, ce n'est pas vrai il n'y avait personne.

Pourtant, les emplois de "there + be" sont variés, parfois descriptifs, parfois temporels, parfois anaphoriques et parfois cataphoriques. Duras emploie aussi le verbe "exister" deux fois dans le court passage cité. J'ai donc choisi de varier les traductions de "there + be", utilisant parfois le verbe "exister" pour traduire un prédicat d'existence dénué d'ambiguïté, parfois "il y a", parfois un autre verbe en substituant le sujet réel au sujet impersonnel (jamais lorsqu'il s'agit d'une personne décrivant des sentiments ou des émotions) ou, le plus

souvent, en ayant recours à l'ellipse. Ce dernier procédé s'est avéré le plus satisfaisant et a largement contribué à donner le ton à l'oeuvre. Par exemple, lorsque l'activité d'un cheval est ainsi décrite:

Sometimes in the mornings I woke and saw a
stray horse looking in at me through the
window. There were grumpy puffing sounds
and impatient lip noises (35),

l'ellipse ajoute une nuance poétique et souligne la transition de la première personne à la forme impersonnelle:

Je me réveillais parfois le matin, sous le
regard d'un cheval égaré qui me regardait
par la fenêtre. Son d'un souffle irrité et
bruit de lèvres impatientes.

Irène de Buisseret nous donne la recette suivante:

Une cuillerée d'ellipse toutes les heures et
des traductions poussives, soudain
soulagées, allégées, acquièrent la rapidité,
l'agilité et la grâce qui peuvent
métamorphoser en oeuvre d'art le plus morne
des textes officiels et administratifs
(1975, 7-8).

La fréquence de l'emploi de pronoms indéfinis a également rendu impossible l'emploi trop fréquent du pronom impersonnel "il", ce qui justifie les solutions variées que j'ai adoptées pour traduire la distanciation multiple par laquelle les voix de la narratrice se caractérisent.

Le passé simple

L'analyse précédente a souligné l'importance de la subjectivité dans le texte de Kristjana Gunnars. La

temporalité de l'énoncé fournit aussi des indices sur la subjectivité et Benveniste distingue deux plans d'énonciation différents, celui de l'histoire et celui du discours (1966, 238). L'énonciation historique, dans laquelle n'intervient pas le locuteur, est à la troisième personne et au passé, idéalement à un temps parfait, et caractérise le récit d'événements. L'énonciation discursive, en revanche, est à tous les temps possibles, sauf au parfait, et suppose "un locuteur et un auditeur, et chez le premier l'intention d'influencer l'autre en quelque manière" (1966, 242). En anglais, le temps parfait du passé peut se traduire par le passé simple ou par le présent de narration s'il s'agit d'une énonciation historique et par tous les temps, sauf par le passé simple, s'il s'agit d'une énonciation discursive. On a vu que dans le texte de Gunnars, l'emploi de la troisième personne est souvent une forme impersonnelle qui exprime la distanciation de la narratrice par rapport à son énoncé et qui appartient donc à l'énonciation discursive.

Se basant sur un exemple trouvé chez Virginia Woolf, Chuquet et Paillard offrent les distinctions suivantes: le prétérit anglais se traduit par le passé simple lorsque sont exprimés des "procès ponctuels, événements faisant avancer la narration, coupés de toute instance énonciative", par l'imparfait pour des "états et un processus duratif posés comme appartenant à une situation passée, partie

descriptive, "réflexive" de la narration, le point de vue de l'énonciateur-narrateur étant translaté dans le passé" et par le passé composé pour un "procès-événement ponctuel appartenant au récit oral rapporté et repéré par rapport au moment d'énonciation du narrateur rapporté" (1989, 92-92).

La décision de réduire au minimum l'emploi du passé simple dans La Maraude constitue une stratégie de style. Les souvenirs évoqués dans le texte appartiennent au récit oral, une forme de soliloque, et expriment le point de vue de la narratrice. Les quelques endroits où le passé simple apparaît soulignent donc le changement de point de vue et font ressortir la rupture par rapport à l'instance énonciative. Par exemple:

L'Islande a déclaré son indépendance pendant l'occupation allemande du Danemark. On savait qu'avec les événements, l'armée danoise ne pouvait pas se déplacer facilement. L'armée britannique, cependant, le pouvait. Ce ne fut donc que l'indépendance d'un moment (64).

Pour Roland Barthes, le passé simple:

suppose un monde construit, élaboré, détaché, réduit à des lignes significatives, et non un monde jeté, étalé, offert. Derrière le passé simple se cache toujours un démiurge, dieu ou récitant; le monde n'est pas inexplicable lorsqu'on le récite, chacun de ses accidents n'est que circonstanciel, et le passé simple est précisément ce signe opératoire par lequel le narrateur ramène l'éclatement de la réalité à un verbe mince et pur, sans densité, sans volume, sans déploiement, dont la seule fonction est d'unir le plus rapidement possible une cause et une fin (1953, 47).

Un texte qui va à la maraude dans le passé, dans la littérature et dans la conscience du lecteur, un texte qui se présente comme un casse-tête n'est pas une suite logique et chronologique d'évènements. Il est même impossible de déterminer où commence le récit:

How far back can you take cause and effect
until your story starts? (6).

Le désir exprimé par Gunnars de se défaire de l'artifice, de poser le texte comme une question sans proposer de réponse m'a convaincue de la nécessité d'éviter le passé simple, d'autant plus que je souscris à l'opinion d'un critique du

Prowler:

there is a thrilling sense of unity implied
by the orchestration of narrative chaos in
this novel which affirms life over artifice,
being over meaning, grace over transcendence
(Moss 1990, 30-31).

Les choix syntaxiques

La simplicité du style a également influencé la syntaxe. En règle générale, il a été possible de suivre la syntaxe de l'anglais mais par endroits il a fallu soit couper soit relier les phrases. Un bon exemple de ce genre de manipulation est une description dans la section 52:

In the morning we washed our faces in the
ice-cold water of the creek. It rushed
along its shallow channel bed, over the
thick grasses, the water pure and clean.

La complexité de la seconde phrase et l'apposition d'une description supplémentaire de l'eau en fin de phrase nécessite le déplacement de la description du ruisseau dans la première phrase, ce qui donne:

Le matin nous nous lavions le visage dans l'eau glacée du ruisseau peu profond. Une eau pure et propre qui courbait l'herbe épaisse sur son passage.

La répétition étant également reconnue comme une stratégie de style, tous les efforts possibles ont été accomplis pour la préserver mais il a souvent fallu choisir de répéter d'autres mots ou syntagmes en français soit pour aider le rythme soit pour éviter des emplois non-idiomatiques. Un exemple apparaît dans la section 4:

Because nothing I can say says anything.
There will be mere words.

La première phrase est difficile à rendre en français sans l'alourdir à cause de la répétition du verbe "dire" et de la dualité du sujet. Chose étrange, le rythme semble ici s'accommoder de l'ajout d'une répétition:

Car ce que je dis ne veut rien dire. Des mots, il y aura simplement des mots.

Cette forme de reprise, à l'aide de laquelle une lourdeur est transformée en figure de style, se nomme anadiplose.

Finalement, l'emplacement des compléments circonstanciels ne respecte pas toujours l'ordre de l'anglais. Il semble d'ailleurs qu'il n'existe pas à ce sujet de règles syntaxiques bien déterminées en français. Grévisse écrit:

Le complément adverbial non essentiel a une grande mobilité dans la phrase, même s'il suit souvent le verbe. Les intentions du locuteur (mise en relief, ordre des faits dans la pensée) et, dans la langue écrite, le souci de l'harmonie interviennent beaucoup (1986, 509).

L'exemple le plus courant de ce genre de déplacement est la traduction de "in my father's country" ou de "in my mother's country", expressions qui en français sont toujours placées en début de phrase.

Le titre

Le mot "proowler" apparaît quatorze fois dans le texte et le verbe "prowl" six fois, tous à partir de la section 56. Dans la majorité des emplois du substantif, il est nécessaire à cause du contexte d'utiliser en français le terme générique qui, bien sûr, a la même forme que le masculin. Etant donné l'importance du titre d'un livre et l'effet produit sur le lecteur potentiel, je voulais trouver une traduction qui suggère la dimension féministe de l'oeuvre de Gunnars. Pourtant, ne jugeant pas nécessaire d'avoir recours à une "Tin Flute" (Godfrey 1991), j'espérais trouver une solution qui soit un substantif féminin proche de l'original. Le mot "maraude" non seulement traduit bien la double qualité de vol et de vagabondage mais aussi l'idée de mouvement, preuve en est les expressions comme "aller à la maraude", "taxi en maraude". Le terme pour l'agent

possède aussi une forme féminine tout à fait acceptable et, vu la relative rareté de son emploi, avec moins de connotations répréhensibles telles que celles associées avec un terme comme "rôdeuse" par exemple. Il était important de conserver le double sens de "prowl" à cause de l'emploi qu'en fait Gunnars en jouant sur la polysémie du terme et en l'associant au vol (56), à la littérature (73) (le sens figuré donné par le Grand Robert est d'ailleurs: "plagiaire qui va à la maraude dans les ouvrages d'autrui."), à la lectrice (86), au casse-tête (107), à l'écrivain (120), à l'amitié (127) et au vagabondage (158).

Un problème lexical

Parmi les nombreux problèmes lexicaux à résoudre, dont certains termes polysémiques n'étaient pas les moindres, il en est un qui domine tous les autres. Il s'agit de la dernière phrase de la section 101:

Love turns itself out.

La multiplicité des sens possibles du syntagme verbal "turn out" et l'ajout du pronom contribuent à rendre ces quatre mots aussi complexes que possible. Le Webster donne onze significations:

(1) to put out (a light), (2) to put outside, (3) to drive out; dismiss or discharge (4) to turn inside out, (5) to come or go out, as to assemble somewhere, (6) to produce as the result of work, (7) to result; eventuate, (8) to prove to be; be

discovered to be, (9) to come to be; become,
 (10) to equip, dress, etc., (11) (Colloq.)
 to get out of bed.

Le bon sens nous permet d'éliminer tout de suite le onzième sens. Le contexte immédiat, c'est à dire le paragraphe précédent, doit être considéré pour nous aider dans les choix suivants:

Love seeks refuge in figurative language.
 Love is ashamed of itself, of its own
 transparency. In its vulnerable territory.
 A people without its own army, easily
 occupied by armed forces of other nations.

On peut alors éliminer les sens (1), (3) et (6). Il nous reste une polysémie à sept facettes. Que faire? En élargissant le contexte, on se souvient que l'amour est mentionné plus loin, à la section 115 (ce qui en soi est une illustration supplémentaire de la non-linéarité du texte):

I realized in a slow dawning way that it was
 a country whose most notable product was
 love. I loved in a longing and sorry way
 the person who gave me a bowl of soup. Or
 a place to sleep. An alcove in the wall.
 The person who was at home when I walked in
 unannounced.

Nous avons donc à faire à un amour qui cherche refuge dans un langage figuré et à l'amour en tant que produit d'une nation. L'ajout pronominal suggère l'idée de déguisement qu'on peut déduire de la signification (10). La signification (6) s'applique à la deuxième idée mais les autres significations vont de pair avec la conclusion qu'on peut tirer que l'amour est irrépessible et qu'il finira

toujours par "sortir" même en se cachant. Après beaucoup de réflexion et de discussion avec des locuteurs natifs, j'ai choisi de privilégier la signification (4) parce que la forme pronominale fait penser à quelqu'un qui "retourne sa veste". J'ajoute le verbe "choisir" pour remplacer le pronom réflexif qui semble maladroit en français.

Ajouts et pertes

Il ne se fait pas de traduction sans ajouts ni pertes. Certains de ces procédés sont relativement banals tandis que d'autres sont plus sophistiqués. Il est parfois nécessaire d'ajouter une métaphore pour exprimer plus concrètement ce qui est dit de façon abstraite en anglais. Par exemple, à la section 6, dans la proposition "How far back can you take cause and effect...", j'ai trouvé qu'en français il était impossible d'exprimer à la fois la notion de temps et de causalité sans avoir recours à une métaphore:

Jusqu'où remonter l'écheveau des causes et effets...

De la même manière, il est parfois difficile de rendre les connaissances encyclopédiques auxquelles le texte fait allusion. A la section 59 est mentionnée une expression tirée d'un sonnet médiéval et qui a aujourd'hui le statut de cliché:

the lover's eyes are windows to the soul.

Il faut trouver en français une expression qui partage le même statut. Le Grand Robert m'offre la solution, une expression qui vient du XIIe siècle:

les yeux de l'amant sont le miroir de l'âme.

Comme on l'a vu dans la première partie de cette introduction, l'intertextualité du Prowler est extrêmement riche. Dans le cas de la section 83, pour traduire "Tindrummish" il est impossible de former un adjectif en français qui évoque chez le lecteur Le Tambour de Günter Grass et j'ai donc jugé nécessaire de faire référence au personnage d'Oscar.

La traductrice a parfois la chance de pouvoir consulter l'auteur au sujet de certains problèmes dont elle ne trouve pas la solution elle-même. C'est grâce à un tel échange que j'ai pu éviter des erreurs grossières, causées par mon ignorance de certains faits culturels islandais, dans la traduction des insultes de la section 16: "dog-day girl", "King-rag" et "Bean". Il est d'autant plus difficile de traduire ces injures parce qu'elles sont déjà traduites de l'islandais. Kristjana Gunnars m'informe que "dog-day girl" fait référence à un bizarre incident historique. Lorsque l'Islande était encore une colonie du Danemark, le mode de vie était rural et la population se trouvait isolée et inculte. Un roturier danois a débarqué en Islande et a fait croire aux gens qu'il était le nouveau gouverneur. La population l'a reçu avec tous les honneurs de circonstance

et son "règne" a duré une centaine de jours. Il s'appelait "Jörundur Hun - dadago Konungur" - Jörund the dog-day King. Cette époque est désignée, continue Gunnars, sous le nom de:

"dog days" of Iceland - a most embarrassing episode for a nation that hates to make a fool of itself. To be associated with the "dog days" (hundadagar) is to be associated with villains and scummy people, in general.

Le problème bien sûr tient aux connotations du terme "dog days", la référence à la canicule et l'idée de paresse. N'espérant pas pouvoir mieux traduire le contenu culturel en français qu'il n'était possible de le faire en anglais, j'ai décidé de sauvegarder l'association avec "le chien" et de former une insulte enfantine plausible: "enfant de chienne". L'explication de "King rag" est plus simple. Il s'agit d'un monarchiste en haillons, d'un hypocrite. Pourtant, m'écrit Kristjana Gunnars:

the Icelandic term is really "kóngaroeffill"
and a "roefill" is just a lout, in general.

Le terme peut aussi désigner les haillons. La plupart des traductions possibles de "lout" doivent malheureusement être écartées soit parce que le féminin n'existe pas soit parce qu'au féminin la plupart des termes ont une connotation de prostitution. J'ai donc choisi d'ajouter l'adjectif "sale" pour transformer l'expression "royaliste de pacotille" en insulte et insister sur l'idée d'hypocrisie. L'insulte de "bean", riche en anglais, est banale en Islande et désigne les Danois qui font pousser des haricots au Danemark, ce qui

était impossible en Islande. Je traduis donc littéralement en ajoutant "espèce de" pour en faire une injure.

Mais tout n'est pas problème et il arrive parfois de tomber par hasard sur la référence exacte dont on avait besoin. Par exemple, Barthes est cité à la section 90 et je reproduis la phrase originale dans ma traduction: On tue ce qui vous agace (1975, 121).

En conclusion, c'est avec amour que j'ai travaillé pendant une année sur le texte de Kristjana Gunnars et j'espère que ce sentiment transparait dans mon texte. J'ai énormément appris, mais la leçon la plus importante que je retiens est une leçon d'humilité: quel que soit le niveau de nos connaissances, l'important est de conserver la faculté de voyager vers d'autres mondes et si je réussis à séduire un public francophone par la traduction d'un texte qui m'a profondément émue, je suis satisfaite. Je laisse le dernier mot et le soin de définir le traducteur à la voix de l'expérience:

Le travailleur de l'entre qui refuse de se fondre dans l'Autre autant que de l'absorber. Marquant des points de rencontre, tissant de subtils réseaux de connivence entre deux langues et deux cultures, se soumettant à l'une et subvertissant l'autre et inversement, il efface les distances tout en sauvegardant les différences. Dynamisée par lui, chacune d'elles devient le pôle d'attraction d'un stimulant échange favorisant l'"interaction de deux poétiques" et engendrant un nouveau type de relations qui n'est ni de curiosité ni de violence mais d'amoureuse complicité (Bourjea 1986a, 232).

L A M A R A U D E

L'histoire de ma vie n'existe pas. Ça n'existe pas. Il n'y a jamais de centre. Pas de chemin, pas de ligne. Il y a de vastes endroits où l'on fait croire qu'il y avait quelqu'un, ce n'est pas vrai il n'y avait personne.

- Marguerite Duras, L'amant

1

Ce n'est peut-être pas un bon livre, dit-il, dit James Joyce, mais c'est le seul livre que je puisse écrire. Ce n'est pas un livre que je lirais dans une séance de lecture. Je ne lirai plus jamais mes propres mots en public, humiliée et faisant semblant d'avoir quelque chose à dire. Ça n'est pas de l'écriture. Ni de la poésie, ni de la prose. Je ne suis pas écrivain. Pourtant ça existe, dans ma gorge, dans mon estomac, dans mes bras, ce livre que je ne peux pas écrire. Il y a des mots qui insistent dans le silence. Des mots qui me trahissent. Il ne veut pas que j'écrive ce livre. Les mots me donnent sommeil. Les mots m'empêchent de dormir.

2

Nous étions là, debout, à nous dévisager l'un l'autre. Une rencontre inattendue. Voilà peut-être pourquoi personne ne pouvait parler. Je remarquais une espèce d'aura, une substance extraordinaire sans propriétés physiques. Déjà détecté auparavant mais où? je ne savais.

Il y a certains moments qui paraissent vivants. Ce n'est pas que d'autres moments soient morts, mais je ne sais

pas ce qu'ils sont. Les moments qui en amènent d'autres, toute une foule d'autres, ceux-là sont vivants.

Je réfléchissais.

Il devait y avoir quelque chose qui avait déterminé une soudaine configuration des pensées. Une expérience bouleversante, peut-être. Une partie de cartes qui n'avait pas de sens. Une partie où il n'y a pas de gagnant. Je me demandais s'il y aurait jamais des gagnants.

3

Quel soulagement de ne pas écrire une histoire. De ne pas être emprisonnée par des personnages ou par une mise en scène. Par une trame, un développement, des maniérismes du dix-neuvième siècle. Quel soulagement de ne pas écrire de poème, de n'avoir ni à scander des vers ni à souligner des images, entravée par le ton. Soulagement de n'être qu'en train d'écrire.

4

Je ne désire pas avoir de l'esprit. Ni me faire rire. Je ne me sens pas spirituelle. Si je ris de moi-même, c'est parce que je n'ai rien à dire et que je suis pleine d'amour. Car ce que je dis ne veut rien dire. Des mots, il y aura simplement des mots.

C'est parce que je suis pleine d'amour que mes mots n'ont pas de sens.

5

C'est un livre remarquable parce qu'ordinaire. Un livre qui sait qu'il ne peut y avoir rien d'extraordinaire dans une vie, dans une langue.

6

Pourtant une histoire s'impose. Où commence-t-elle? Jusqu'où remonter l'écheveau des causes et effets pour retrouver le début de l'histoire? Je pourrais commencer par ma naissance mais c'est trop loin. Ou par le jour où mon père est descendu de l'avion qui l'avait emporté loin de nous. Dans sa valise, il rapportait des Toblerone et des histoires de gitans.

Mais mon père partait toujours en avion et ramenait toujours des Toblerone. Il ne racontait pas d'histoires de gitans. Ma soeur et moi inventions ces histoires. Les gitans se trouvaient dans les plaines hongroises et mon père allait leur rendre visite. Il était amoureux d'une gitane. Il avait enlevé notre mère et l'avait ramenée, car elle aussi était gitane.

7

Le docteur Patel nous rendait visite régulièrement. Originaire des Indes, il était petit et avait le teint foncé, un peu couleur cacao. Il souriait beaucoup.

Lorsqu'il venait dîner, ma mère ne savait pas quoi lui servir. Monsieur Patel ne mangeait pas de viande, et il n'y avait pas de légumes dans notre pays.

Ma soeur et moi étions assises à table, impatientes, et inquiètes pour le docteur Patel. Il mourrait de faim. Mais il riait.

Il ne parlait pas notre langue et ma soeur et moi ne parlions pas l'anglais. Mais s'il nous avait demandé: Que mangez-vous alors? Nous aurions répondu: nous sommes les Inuit blancs. Nous mangeons du poisson. Et l'été nous broutons l'herbe des montagnes comme les moutons.

8

C'est vrai que nous mangions de l'herbe comme les moutons dans la montagne. Je ne peux pas le nier. Au printemps, on s'affairait à la recherche de ces feuilles amères vert foncé qui poussaient avec l'herbe des collines. Et qu'on appelait chiendent. Je mangeais des marguerites, en retirant soigneusement les disques jaunes. Sur la berge, nous ramassions de la rhubarbe sauvage que nous grignotions tout en marchant.

On dit que pendant la guerre les gens raclaient les rochers du bord de l'eau pour en détacher de repoussants petits bouts d'algues. J'y pensais.

En automne, tout le monde partait pour les collines, s'enfonçant parfois très loin à l'intérieur des terres pour

faire la cueillette de petits fruits. C'était important. Des familles entières prenaient congé plusieurs jours de suite pour remplir leurs seaux de groseilles et de bleuets.

A de rares occasions, un citron faisait son apparition sur notre table, provenant sans doute de la cargaison de quelque bateau de pêche qui se serait arrêté à Bremerhaven ou à Hull. Je devenais alors comme un prospecteur à la vue de l'or. Je collais au citron et j'aspirais avidement le jus, la chair, l'écorce, tout, sauf les pépins.

9

Je ne pense pas qu'il s'agisse ici de l'histoire d'une nation affamée. Lors de la crise de Cuba et de la guerre de Corée, une décennie après la Deuxième Guerre mondiale, nous avions tout de même des oeufs de morue, du foie de morue, de la viande de baleine et des têtes de mouton. Les jours de fête et le dimanche, nous avions toujours du gigot.

Ma soeur était tellement maigre que l'on devinait ses os saillant sous son pull. Elle avait des plaies sur les mains. Une forme de malnutrition. Je pensais que les bateaux auraient quand même pu apporter plus de légumes.

A l'école, on recevait des colis des États-Unis. Une dame distribuait les petites boîtes aux enfants qui attendaient patiemment leur tour à leur pupitre. J'ai

ouvert ma boîte. A l'intérieur, des petits jouets usagés donnés par quelque famille américaine. J'ai fouillé parmi ces objets inutiles dans l'espoir de trouver un citron.

10

Puisqu'il n'y avait ni fruits ni légumes, il n'y avait pas d'arbres non plus. Même s'il y avait déjà eu des arbres sur ces montagnes, ils avaient tous été coupés depuis. Une campagne de reboisement battait son plein. Aux arrêts d'autobus, dans les vitrines, sur les timbres-poste, partout le slogan: Habillons notre pays.

Nous avions très peu de vêtements. J'avais toujours froid et quand il pleuvait j'étais toujours mouillée. C'était une pensée si égoïste que j'osais à peine la formuler: Moi, j'ai besoin d'habits. Mon corps a besoin d'habits.

La nuit, je m'endormais en frissonnant. Il fallait souvent plusieurs heures pour se réchauffer, couchés en boule sous la couverture, et on finissait par s'endormir, épuisés et frissonnants.

Dans ce pays, les enfants ne parlent pas aux adultes. Seuls les adultes parlent aux enfants. Je ne pouvais pas dire: Père, j'ai froid et j'ai besoin de plus de vêtements.

Plus tard, beaucoup plus tard, après avoir vécu en Amérique pendant longtemps, ma timidité s'est finalement

évanouie. J'avais de l'argent dans mon porte-monnaie. Je suis entrée dans un des mille magasins remplis de vêtements jusqu'au plafond et je me suis mise à acheter. J'ai acheté des habits pour tous les temps et des souliers pour tous les terrains. Surtout pour la pluie. Je ne serais plus jamais mouillée ni transie. J'ai acheté un wagon de vêtements et j'avais l'impression d'être une criminelle.

11

Quelque part dans tout cela, l'histoire commence. Ce n'est pas mon histoire. Si Dieu existe, c'est son histoire.

12

Je surprénais parfois ma mère délaissant son tissage pour regarder par la fenêtre. Peut-être se souvenait-elle d'un endroit meilleur.

La neige tombait.

Si les enfants de ce pays avaient parlé aux adultes, j'aurais dit: tu as de la chance, ta famille a quitté les plaines hongroises pour monter jusqu'à la péninsule danoise. Tu as aussi de la chance parce que mon père, l'Inuit blanc, t'a trouvée et emmenée dans cette île où il y a beaucoup de phoques et où, de temps en temps, on aperçoit un ours polaire à la dérive sur un morceau de glace du Groenland.

Je savais que c'était la vérité parce que nous avions une radio. A la radio, la dame avait dit qu'il y avait eu une révolution en Hongrie, et puis une invasion. Les chars russes étaient entrés dans Budapest.

13

Dans l'autobus, j'ai fait la connaissance de la belle jeune femme aux cheveux noirs qui jadis avait habité mon village. Elle avait vécu en Amérique où il y avait d'innombrables fleurs et d'innombrables arbres. Je lui ai demandé: que faites-vous ici? Il pleut et il fait froid. Elle m'a répondu que le président Kennedy avait ordonné à tout le monde de retourner dans son pays d'origine. Pourquoi? ai-je insisté. Elle de me répondre: Il y a une crise de missiles à Cuba, que tu es bête. N'y a-t-il pas de radio chez toi?

Une crise de missiles, je ne savais pas ce que c'était mais une guerre froide, ça je connaissais.

Mon amie et moi avons rencontré deux soldats américains dans la rue. Nous devions avoir quatorze ans. Ils voulaient nous inviter à l'hôtel pour fumer une cigarette. Voilà comment je connaissais la guerre froide.

Par la suite, on m'a dit que les soldats américains avaient été consignés à leur base. Une barrière entourait la base et les hommes n'étaient pas autorisés à sortir. Même en ce temps-là ce n'était pas le moment de parler mais

j'aurais voulu dire: c'est ce qu'il fallait faire. Parce que les soldats américains s'intéressent aux enfants.

14

Dix ans plus tard, j'ai eu l'occasion de connaître ces soldats américains en tant que personnes, dans leur propre pays. Ils faisaient de la musique, chantaient des ballades, écrivaient de la poésie comme d'autres. Je les avais connus avant qu'ils ne partent pour la guerre, naïfs et heureux, et après, moins naïfs et beaucoup plus cruels. Ce n'était plus une guerre froide. C'était l'époque où la télévision montrait beaucoup d'images d'enfants asiatiques mutilés.

15

Qui sont ces gens qui regardent par-dessus mon épaule, qui écrivent des histoires en mon nom? Est-ce mon arrière-arrière-grand-père de la lointaine région au nord de Thingeyjarsysla, celui qui avait tellement aidé la tribu de mon père à se tirer des griffes de la tribu de ma mère? Ou est-ce mon arrière-grand-père de l'île danoise de Fyn, celui qui a perdu toute sa fortune au jeu? Le testament de cet homme, s'il en a laissé un, ne devait pas contenir grand chose.

16

Dans le pays de mon père, on me traitait d'enfant de chienne, de monarchiste, de danoise. Les autres enfants me criaient après: Sale royaliste de pacotille! Espèce de haricot!

Dans le pays de ma mère, les autres enfants du haut de leurs bicyclettes m'encerclaient d'un air supérieur. Ils échangeaient des murmures au coin des rues: j'étais une Inuit blanche, une mangeuse de requins. L'Islandaise.

Ma soeur n'a pas apprécié cette injustice. Elle a fait la grève de la faim contre Dieu.

17

La personne qui raconte ces histoires est peut-être un peu plus âgée. La jeune fille vraiment solitaire à Rungsted, au Danemark, à qui on avait fait comprendre qu'Isak Dinesen avait habité à côté. Peut-être quelqu'un de plus âgé encore. La jeune fille qui vivait dans les collines du Mosfellssveit en Islande et qui s'était fait dire plusieurs fois que Halldór Laxness avait vécu dans la ferme d'à côté. La maison blanche que vous pouvez voir de votre fenêtre.

Ou même quelqu'un de plus âgé encore, dans une petite ville de l'Oregon, près de la côte. La jeune femme à qui on avait dit que Bernard Malamud avait vécu dans sa maison. Il a écrit L'Homme de Kiev dans votre chambre.

Quelqu'un sur un chemin de fantômes.

18

La personne qui écrit ces mots est probablement la même qui, à l'hôpital, assise auprès des malades, ne sait quoi dire. C'est ce que j'ai commencé à faire dès l'âge de douze ans. J'étais assise auprès de ma soeur, mon aînée. Elle, étendue sur le lit, décharnée, un visage émacié aux grands yeux. Pourquoi est-ce que tu ne veux pas manger? lui ai-je demandé. Les gens qui refusent de manger meurent. Elle m'a répondu. Je ne veux pas être qui je suis, c'est tout, disait-elle.

19

Seule cohérence parmi les fragments de mes trous de mémoire. Il y a eu tellement de voix. Mais celle au chevet des malades est toujours la même. Ce n'est pas du tout une voix. Elle n'a rien à dire.

Peut-être, me disais-je dans le train qui allait de Rungsted à Copenhague, peut-être, pensais-je en marchant le long du large boulevard bordé d'arbres puis en franchissant le portail du grand hôpital, peut-être, même si je ne dis rien, peut-être que être là simplement est suffisant. Ma soeur prenait du poids parce qu'ils la forçaient à manger. Je m'asseyais, proche de son visage rébarbatif et vindicatif. Elle est sans doute en train de préparer une

révolution, me disais-je. Elle envisage de punir tout le monde pour se venger de ce qu'elle est.

Nous savons certaines choses bien avant de les connaître.

Quelques-uns d'entre nous reçoivent en cadeau le moyen de sortir d'un dilemme. Une sorte de colis venant du destin. J'ai eu cette chance parce qu'à l'âge de treize ou quatorze ans mes cheveux blonds ont viré au brun. Après cette transformation, tout le monde pensait que j'étais russe parce que j'en avais l'air. On m'appelait la petite fille russe et ça m'arrangeait.

20

La rumeur amorcée, j'ai contribué à la répandre. J'étudiais Pasternak, Yevtoushenko, Pouchkine. En guise de preuve, je montrais à mes amis les livres russes dans la bibliothèque paternelle, ceux avec le drôle d'alphabet à l'envers. Pour convaincre les sceptiques, je demandais à mon père de dire quelques mots en russe et il s'exécutait. Encore une chance que le russe ait été une langue de son répertoire.

21

Tout ce qui venait de loin était bon. Ailleurs, la vie était magique. La distance décuplait la magie.

Je me tenais parfois dans le couloir, m'exerçant à plisser les yeux devant le miroir et à former des mots japonais. Je soufflais au miroir: la vie ne suffit pas. Il faut qu'elle soit magique.

22

Parmi la camelote d'un de mes colis des États-Unis distribués annuellement à l'école, j'ai découvert deux poupées aux cheveux bruns de la grandeur de mon pouce. Autour de ces poupées en caoutchouc, j'ai construit tout un monde qui allait durer le restant de mon enfance. Elles ont reçu une maison meublée, un nom, une langue, des amis invisibles, des choses à faire.

Cette maison de poupée se trouvait au grenier auquel on ne pouvait accéder que par un trou dans le plafond, par une échelle faite sur mesure et attachée au mur par des clous. Personne d'autre n'y allait jamais. En additionnant toutes les heures que j'ai passé au grenier sous la lucarne, on obtiendrait un total équivalant à une année au moins de la vie d'une personne.

23

Mais là n'est pas ce que j'aime.

J'aime un monde qui n'a jamais existé mais auquel j'aspire. Un fantôme. J'aime le fantôme ou peut-être seulement le désir.

24

Pour une histoire, il suffit d'en trouver le début. Parce que la fin est contenue dans le début. L'assouvissement est contenu dans le désir.

La réponse est aussi contenue dans la question.

J'imagine une histoire qui n'a pas d'orientation. Semblable à une graine. Une fois plantée, la graine ne va nulle part. Elle reste en place et pourtant, elle croît en elle-même. Elle fleurit de l'intérieur, imperceptiblement. Si c'est un légume, elle est nourriture.

25

J'ai lu des traités sur l'écriture mâle. La ligne mâle. Le récit masculin. J'ai lu que les hommes doivent se donner une direction. Les hommes sont toujours en train de tirer sur quelque chose quelque part. Pas les femmes. Il paraît que les femmes peuvent faire pousser tout en un seul endroit. Le récit féminin serait le dévoilement de plusieurs couches.

Je ne sais pas si c'est vrai. C'est accessoire.

26

Il y avait des potagers dont s'occupaient les écoliers. Chaque enfant avait la responsabilité d'un coin de terre et devait y travailler trois ou quatre heures par jour. A la radio, dans les journaux, sur les murs des

banques et des pharmacies, partout le slogan: Travaillez dans les jardins des écoles.

C'était une façon de fournir des légumes à une nation sous-alimentée.

J'avais un bout de jardin au sud de notre village, tout près du rivage. Chaque jour, je sarclais, ratissais ou désherbais. J'y avais planté des radis, des choux, des betteraves et des pommes de terre que je regardais pousser tous les jours en jardinant.

Je n'aimais pas ce travail. C'était monotone. Les heures étaient longues. J'étais fatiguée et ces stupides plantes m'ennuyaient. Mais finalement, j'ai pu commencer à en ramener à la maison. Après tout, les radis sales que je rapportais à la cuisine de ma mère étaient une toute petite chose que je pouvais donner.

Peut-être y avait-il quelque fierté contenue dans ce cadeau. Ce travail procurait une certaine fierté qui n'était pas enseignée aux enfants dans un pays où les filles vivaient entourées de la suspicion nationale d'être virtuellement les putains des soldats américains. J'ai pourtant fini par détester le jardinage.

27

Mais est-ce la raison pour laquelle, beaucoup plus tard dans la vie, je n'ai jamais pu prendre d'amant américain? Parce qu'avec un Coréen, un Grec ou un Hongrois,

vous pouvez être avec un homme beau et brun qui vient d'un endroit magique, un homme difficile, secret, qui joue avec vos émotions. Mais pour ces Américains compréhensifs, est-il entendu que vous êtes une putain et que vous le faites pour l'argent?

28

Il y a le soulagement de n'avoir aucune obligation; de ne pas avoir de comptes à rendre; de ne pas compter les recettes à la fin de la journée; de ne pas compter les pages au gré de leur accumulation; de ne penser ni à un point culminant ni à un dénouement, ni à une introduction; de ne rien faire d'autre que de regarder l'oeuf s'éclore. L'oeuf est là et je sais qu'il va s'ouvrir.

J'ai souvent pensé que si Dieu était écrivain, Il écrirait une histoire très étrange. Un récit plein de culs-de-sac. Un dédale inextricable. A tout moment il faudrait reculer, revenir en arrière, admettre la défaite. Puis, à la fin, il y aurait un renversement ironique.

On n'en verrait pas tout de suite l'ironie. Mais on commencerait lentement à l'entrevoir. Il s'agirait d'ironie pure.

29

Le dernier jour d'école, j'attendais l'autobus. Les Examens nationaux étaient terminés. Nous avons reçu nos

bulletins et chacun était libre de partir dans le monde. J'attendais dans une salle de classe vide. Le soleil de fin d'après-midi avait disparu de l'autre côté de la vieille école. De la fenêtre, je pouvais voir les montagnes que j'avais traversées à pied chaque jour avec mes livres et mes cahiers. Je remarquais combien les murs du bâtiment étaient lézardés, délabrés, usés. La peinture s'était écaillée en grandes plaques. Les pupitres étaient couverts d'inscriptions gravées au couteau.

Magnús, le professeur de langues, est entré dans la pièce. J'ai levé les yeux. Eh bien, dit-il, l'école est finie. Il m'a fallu encore vingt-deux ans avant de comprendre ces simples mots.

30

Dans le Morqunbladid, quotidien islandais, j'ai lu qu'on faisait le nécessaire pour rassurer la population de l'île. La base américaine, disait-on, n'est pas une base nucléaire. Quelques mois plus tard au Canada j'ai vu une carte militaire américaine où il était bel et bien indiqué que l'Islande est une base nucléaire.

Y a-t-il lieu de croire que le sens que nous attribuons aux choses est le bon?

Certains romans islandais n'ont aucun sens. Leur but n'est pas d'avoir un sens. Sans destination, ces romans refusent de saisir la réalité, affirment qu'il n'y en a pas.

Virtuellement, la réalité n'existe pas. Dans le pays de mon père, les gens ont toujours su qu'en réalité ils n'existent pas.

31

Ma première histoire a été écrite à l'âge de seize ans. Écriture provoquée par l'ennui, dans une ville de l'Oregon près de la côte et dans cette pièce où L'homme de Kiev avait été écrit. Chaque soir avant de m'endormir, j'écrivais en mauvais anglais une partie de l'histoire, celle d'une fille qui voulait retourner chez elle. D'une certaine manière, elle savait encore où était son foyer.

Probablement le rivage du fjord en bas de notre maison. Chaque pierre m'était familière. Je connaissais les anatifes, les coquillages et les algues mieux que partout ailleurs. Nous avons fait notre terrain de jeu d'un pétrolier complètement rouillé, échoué sur le sable dans l'eau peu profonde. Sur la vieille épave, il nous arrivait d'oublier l'heure et la marée montait, nous isolant à quelque distance dans le fjord. Nous ne pouvions plus revenir au rivage.

note de la traductrice 1 A cause de la traduction officielle du roman de Bernard Malamud, il est impossible ici de rendre le parallèle entre The Fixer et The Prowler.

32

J'ai accompagné mon père dans le désert de sable noir sur la côte au sud de l'île. Ils cherchaient l'épave engloutie d'un bâtiment espagnol transportant de l'or. Avec leurs détecteurs de métal, les hommes se sont éparpillés guettant le signal de la présence de l'or.

Je me suis éloignée sur une jetée de sable. Le temps était couvert. Le sable était noir, la mer était noire, le ciel était presque noir. A côté de moi, des phoques émergeaient de l'eau. Ils sortaient la tête en me suivant. J'ai marché si longtemps et je me suis tellement éloignée que derrière moi, la marée est montée me coupant l'accès à la côte. J'étais sur une île de sable qui allait couler d'un moment à l'autre.

Dans ce désert il y avait une petite cabane. Bien qu'en ruines à cause du vent continu, elle conservait une porte qui pouvait s'ouvrir. Je suis entrée. Sur des rayons, des boîtes rouillées de sucre, de café, de farine. Pour les voyageurs perdus ou coincés.

33

Parfois il n'existe aucune porte à franchir. Les maîtres enseignaient aux écoliers: dans ce cas-là, il est nécessaire d'écrire de la poésie. Après avoir passé assez de temps à composer des poèmes, une porte s'ouvrira.

34

Je me souviens que les yeux des phoques étaient nettement pleins de tristesse.

C'est parce que je suis pleine d'amour que je suis pleine de chagrin.

35

Si l'hiver n'était pas trop rigoureux, on laissait les chevaux paître à leur aise dans les montagnes. Je me réveillais parfois le matin, sous le regard d'un cheval égaré qui me regardait par la fenêtre. Son d'un souffle irrité et bruit de lèvres impatientes.

A l'occasion, on me permettait de dormir dans la lande. Je me réveillais en général à l'aube, sous le regard scrutateur d'un ou de deux moutons aventureux. Il suffisait que je bouge pour qu'ils détalent dans un bruissement complice.

36

Les émotions contradictoires réduisent au silence.

On n'appelait pas ça un hôpital mais un préventorium. Un bâtiment de briques rouges flanqué d'une tour, auquel on accédait par un large pont qui conduisait à l'entrée et qui surplombait un précipice rocailleux. Le centre avait été construit dans le but d'enrayer la tuberculose, la lèpre, le scorbut et la polio. Dans ce

pays, ces maladies constituaient l'héritage national. Elles façonnaient les gens, leurs pensées, leurs aspirations.

C'était le premier séjour de ma soeur. L'hôpital était situé à Reykjavík à côté de la piscine publique où ceux qui n'avaient pas de salle de bain à la maison venaient prendre leur douche quotidienne. Malgré mon jeune âge, je n'ai eu aucune difficulté à trouver mon chemin. J'ai repéré le lit de ma soeur et je ne pouvais pas comprendre pourquoi elle s'y trouvait. J'aurais pu lui demander: comment se fait-il que tu sois là? Mais je savais qu'il devait bien y avoir une raison.

Ma mère a fini par perdre patience. Nous fouillons dans la boue pendant des heures pour faire pousser quelques betteraves aussitôt qu'apparaît un brin d'été. Nous attendons des semaines que le hareng, la morue et l'églefin viennent par ici pour qu'on puisse les pêcher. Pour le prix d'une maison nous achetons quelques pommes importées du Danemark. Les enfants ont les gencives qui saignent et les adultes voient leurs os se tordre. Et toi, a-t-elle dit à ma soeur, tu refuses de manger!

A l'âge de neuf ans, mon tour est venu de me rendre au centre. J'y suis allée seule, humiliée. Le médecin s'appelait Hannes. Il m'a fait entrer dans le cabinet exigü, s'est assis, m'a regardée et a dit: Eh bien? En

silence, je me suis déshabillée. Mitaines, veste, pull, petite chemise, les vêtements hérités de ma soeur aînée. Debout au milieu de la pièce, nue jusqu'à la taille, j'ai tendu les bras vers lui pour qu'il les examine. Il n'y avait rien à dire. Il le voyait lui-même. Ma peau. Sur tout le corps, il était arrivé quelque chose à ma peau.

Hannes m'a examinée, puis il m'a aidée à remettre mon pull et m'a tapoté la tête d'un air triste. Si tu habitais au Moyen Orient, a-t-il dit, tu pourrais te baigner dans la Mer Rouge et tu guérirais probablement. Mais pour nous ici tout au nord, il n'y a pas d'espoir.

38

Je me suis rendu compte que pour nous au nord, les rêves ne se réalisent jamais. Ils restent simplement des rêves. Je ne serai jamais japonaise. Ma mère ne sera jamais gitane hongroise. Mon père ne sera jamais russe. J'ai commencé à comprendre ma soeur.

Quand il n'y a pas d'espoir, le rêve est tout. La fin est contenue dans le désir. Les rêves sont des huîtres closes parmi les pierres du fjord. Des coquilles refermées sur un brin de vie.

39

C'est un pays où les gens meurent de faim. Depuis plus de mille ans les moutons s'écroulent dans les cols de

montagnes, les chevaux tombent morts dans les pâturages couverts de cendre, les pêcheurs sont trop fatigués pour ramener leurs filets. Les enfants s'étiolent dans les cabanes de tourbe à cause de la malnutrition. Les vieillards mangent leurs jaquettes de peau.

Pourtant les rives sont couvertes de moules. Tout au long du bord de l'eau se trouvent des milliers de coquilles fermées bleues et noires. Les gens refusent de manger des moules.

40

Je n'aimais pas le militaire américain qui venait parfois chez nous. Il s'appelait Chuck. Je n'aime pas ce souvenir. C'est le souvenir de rien. Un non-souvenir.

Chuck s'y connaissait un peu en matière de forage. C'est pourquoi il rendait visite à mon père. Ce pays avait besoin d'énergie géothermique pour développer son industrie et connaître le progrès. Chuck apportait toujours des cadeaux. Il nous arrivait avec une radio, des jouets, une télévision, des trucs clinquants de Disneyland, des bonbons aux papiers brillants. On me recommandait toujours de le remercier pour les cadeaux. Je m'exécutais. Puis je les emportais dehors et en secret je les mettais aux ordures.

Même à cette époque, je savais qu'on ne doit pas garder ce qui ne nous appartient pas. Il existe des gens

dignes de prix non mérités, mais ces gens-là sont tous très loin.

41

Votre soeur a si bien réussi à l'école avant vous, me dit dans son bureau Armann, le directeur de l'école secondaire, et vos résultats sont tellement prometteurs que nous avons décidé de vous laisser sauter une année. Il y a aussi le fait que vous parlez déjà le danois.

Il avait un sourire chaleureux. J'ai compris qu'il venait de me donner le droit de parler. Alors j'ai dit abruptement: puisque je suis si intelligente, ma question doit donc être légitime. Allez-y, m'invita-t-il. J'ai dit: dans la Bible, il y a beaucoup de lépreux. Mais pourquoi est-ce qu'ici, c'est le seul endroit en Europe du Nord où il y a des lépreux?

Parce que c'est ici, m'expliqua Armann, en désignant le sol, que les autres pays ont abandonné leurs lépreux. Ils ne pensaient pas que les gens de cette île lointaine avaient de l'importance.

Quels autres pays? ai-je demandé. Pourquoi? Mais il ne me répondit pas. Il resta cloué au même endroit en me regardant avec un sourire chaleureux. J'imagine qu'à sa mort, il arborait ce même sourire.

42

Notre maison était située à l'ouest et l'école à l'est. La route que je suivais longeait le rivage du fjord au sud de la ville. L'eau, lisse et profonde entre les deux péninsules, brillait de la couleur argentée du ciel. Au fond du fjord, se trouvait depuis des décennies une grande bâtisse blanche entourée d'une palissade. Ce bâtiment avait été là bien avant la construction de la ville. La léproserie. Deux fois par jour, je passais devant en me refusant à le regarder.

43

Dans une autre partie de la ville, il y avait un sanatorium pour tuberculeux. On y emmenait les gens pour les emprisonner à vie.

Chaque année, on mettait un sparadrap sur nos poitrines osseuses. Chaque année, on enlevait le sparadrap une semaine plus tard et l'on inscrivait quelque chose dans de grands livres. Nous faisons la queue comme des prisonniers qui attendent leur sentence. Nous appelions ça la journée de la terreur. L'infirmière nous affirmait que ce n'était rien de spécial. Ça se fait partout dans le monde.

44

Il y a aussi le fait que vous parlez déjà le danois.

Il voulait dire que je pouvais maintenant commencer à répondre à mes propres questions.

J'avais d'autres questions. Par exemple, pourquoi est-ce qu'il n'y a pas de danses islandaises?

Pourquoi est-ce que l'Islande a un tel passé de famine?

45

Plus tard, j'ai lu l'histoire du rôle joué par l'Islande lors de la Deuxième Guerre mondiale. Un matin pendant la guerre, ai-je lu, la population, à son réveil, s'est retrouvée sous occupation anglaise. Pour empêcher l'arrivée possible des Allemands. Les soldats britanniques avaient envahi les rues. A la radio, on parlait anglais. On construisait des casernes aux abords de la ville.

Et puis, tout aussi subitement, les Anglais n'étaient plus là et la population s'est réveillée sous occupation américaine. Les caricatures dans les journaux montraient que les femmes avaient été les premières à se rendre compte du changement. Tout à coup leurs petits amis britanniques se trouvaient être américains. De mauvais romans ont commencé à faire leur apparition, écrits par des hommes islandais au sujet des traîtresses.

46

Depuis ce temps, pour protester, les communistes islandais font chaque année la marche de cinquante kilomètres de Reykjavík à la base américaine de Keflavík. Partout le slogan: A bas la Base!

Ma grande-tante Sirrí était la fille d'un homme d'État dont on peut voir l'effigie sur les billets de cinquante couronnes. Quand je rendais visite à la vieille dame, elle me donnait toujours des oranges qui venaient de la base. Pourquoi est-ce qu'ils manifestent? me demandait-elle, en me pelant la précieuse orange de ses mains décharnées et tremblantes. Les Américains ne nous ont fait que du bien, disait-elle.

Des années plus tard, en Amérique, j'ai vu un reportage télévisé sur la capacité nucléaire des États-Unis. On montrait une carte des pays nordiques, l'Islande et le Groenland. En cas de guerre mondiale, a dit le commentateur, la première cible serait bien sûr l'Islande. Afin d'empêcher toutes représailles possibles des Américains depuis leur position stratégique dans le nord de l'Atlantique.

Si les Américains partent, m'assurait Sirrí, les Russes viendront à leur place. Sirrí avait aussi des fondants suisses dans un bol d'argent qu'elle m'offrait quand je lui rendais visite. C'était une aristocrate. Une dame élégante.

47

L'histoire est toujours ailleurs. J'imagine un livre qui a la prétention de raconter une histoire officielle. Dans la marge, il y a une autre histoire. Accessoire et qui n'a pas grand-chose à voir avec l'histoire officielle, mais c'est là que se trouve le vrai livre.

Le lecteur idéal, selon James Joyce, est celui qui souffre d'une insomnie idéale. Le lecteur ne peut pas dormir parce que dans l'autre histoire, il y a quelque chose qui ne marche pas. C'est une histoire policière. Le lecteur pense qu'il faut trouver l'ennemi. Il y a des indices. Il faut les assembler.

L'indice renferme la clef.

Est-ce que quelqu'un a été assassiné?

48

Dans ce pays, on ne commettait pas de meurtres.

On développait. On avait capté l'énergie géothermique. Des serres avaient été construites dans le village de Hveragerdi. On y cultivait des fruits et des légumes. Tomates, concombres, oranges, bananes. En quantités insuffisantes et à des prix élevés, mais c'était un début.

J'ai accompagné ma mère et son amie en jeep jusqu'à Hveragerdi. Elle avait économisé assez pour un sac de tomates. Nous avons voyagé longtemps, à ce qu'il me

semblait, peut-être une heure ou deux, et nous sommes entrées dans la serre. Une odeur de soufre dans l'air. L'odeur forte et épicée des plantes. Je n'avais jamais vu une jungle pareille; il y avait des plantes dont j'ignorais l'existence.

Ma mère a acheté ses tomates et nous sommes reparties. Elle m'a laissé tenir le sac. J'étais seule à l'arrière, les deux femmes causaient en avant. J'ai ouvert le sac et humé les petites tomates rouge foncé. Une odeur sucrée et irrésistible qui pénétrait dans ma tête et dans ma gorge. Saisie d'une envie irrépressible de manger une tomate, j'ai avalé mes bouchées furtivement sans faire de bruit. Comme il y en avait beaucoup, j'en ai mangé une autre. Puis une autre.

Arrivées chez nous, ma mère a découvert le sac vide. Honteuse, je suis sortie de la voiture à la dérobée. J'avais peur d'être grondée. Mais elle s'est mise à pleurer.

49

Peut-être pensait-elle que sa vie était en train de prendre une tournure désespérée. Ce n'était pas la première fois.

Elle m'a raconté, un peu plus tard, l'histoire des fraises. Un été, lorsqu'elle était jeune fille, elle avait fait la cueillette des fraises afin de gagner de l'argent.

Sa famille n'était pas riche et elle avait envie d'un disque, une musique bien-aimée. C'était un travail fatigant que de rester accroupie pendant des heures, jour après jour, à remplir des paniers de petits fruits rouges. Finalement, elle a pu acheter son disque. En rentrant, elle est tombée et le disque s'est cassé.

Quelques années plus tard, j'ai écrit un poème sur ce déplorable incident. C'était au Danemark où les fraises repoussent chaque année.

50

Il y avait des disques chez nous. Elle avait dû le racheter. Je l'imaginai dans la pile.

Parfois, je rentrais de l'école pour trouver mon père au salon faisant semblant de travailler. Sur la table étaient étalés des morceaux de papier couverts de calculs incompréhensibles. Assis, le crayon à la main, il regardait le vieux tourne-disques. Un disque épais tournait sur le plateau, et la musique, bruyante, remplissait toute la maison. Toujours de la musique gitane de Hongrie.

51

S'il y a un meurtre, il aura lieu quelque part à la base américaine où de lourds avions militaires vert foncé atterrissent dans le brouillard.

Dans certaines histoires, tout ce qui est écrit est un indice.

52

Il y a la nature, qui aplanit toute émotion.

Lorsque ma soeur et moi dormions dans la lande, nous nous réveillions souvent pendant la nuit, pensant que c'était l'aube. Mais c'était le soleil de minuit. Le matin nous nous lavions le visage dans l'eau glacée du ruisseau peu profond. Une eau pure et propre qui courbait l'herbe épaisse sur son passage. Nous parcourions la lande en sautant par-dessus les touffes vertes et nous grimpions la montagne rouge qui se dressait devant nous. La pierre devait être riche en minéraux car au lever du soleil les cailloux brillaient d'une lueur rouge et orange vif. Il n'y avait ni buissons ni verdure sur la montagne, mais au sommet il m'est arrivé de trouver quelques fleurs alpestres. Elles parvenaient à pousser entre les pierres.

Je ne connaissais alors que peu de fleurs par leur nom. Je connaissais les myosotis, les boutons-d'or. Les fleurs de trèfle, les pâquerettes, les dents-de-lion. Ces fleurs des champs normalement considérées comme de mauvaises herbes dans d'autres pays et dont les noms dans d'autres

langues ne donnent parfois aucune indication sur leur vraie nature. Sur ce qu'en Islande je croyais être transcendance, vu les conditions rudes. Car là-bas, le bouton d'or s'appelle: île du soleil. Ou, le soleil qui ne disparaît jamais.

Beaucoup plus tard dans la vie, j'ai inventé une poésie de la nomenclature. Dans le langage, seul ce qui est nommé a droit à l'existence. Mais il y avait beaucoup de noms que je ne connaissais pas au temps de mes premières découvertes. Cela se passait avant le langage.

Les mots ne sont pas ce qu'ils signifient. Nous confondons le signifiant et le signifié. Les mots ne sont que des mots. Ils vivent dans une atmosphère qui leur est propre.

Les mots sont des valises bourrées de culture. J'imagine une histoire faite de contenants vides. Des bouteilles vidées de leur contenu. Des sacs de voyage retournés d'où tombent de vieux vêtements, des bouteilles de remèdes, des souliers de marche s'éparpillant sur le sol de l'aéroport. Arriver à sa destination sans rien à la main. N'arriver à aucune destination.

Tous les récits sont romancés. Récits policiers, d'espionnage, d'horreur, tous sont des romans. Ils ne sont pas authentiques. Le roman de la menace. Le roman mâle.

J'ai entendu des discours au sujet du roman féminin.
La sentimentalité. Les émotions. Les sentiments d'amour.
La peur d'être rejetée.

J'imagine un récit qui n'est pas un roman.

54

On est contenu dans ce qu'on aime, a-t-elle dit,
H.D.

55

Parfois, je pense que nous avons dépassé le récit.
L'artifice ne nous amuse plus. Il y a trop de
connaissances. Trop de lucidité. Il y a toujours d'autres
récits, des métarécits, à propos desquels nous avons créé
une industrie. Pour leur déchiffrement, des diplômes sont
offerts, des prix décernés et des salaires octroyés.

Lorsque nous reconnaissons que tous les récits sont
artifice, nous n'avons plus d'ennemis. Sans ennemis, il ne
nous reste que l'amour. Si ce n'est pas de l'amour, c'est
le néant. Un regard fixe sur la neige qui tombe.

Un récit qui ne désire pas d'artifice doit
incorporer ses propres métarécits.

56

A Rungsted, au Danemark, nous vivions aux étages
supérieurs de la résidence d'un énorme domaine. Tout

autour, le parc s'étageait jusqu'au bord de la mer en une multitude de plates-bandes de fleurs rares et de buissons. De ce rivage, il était possible d'apercevoir les lumières de la Suède de l'autre côté du canal. La résidence était flanquée d'une tour du haut de laquelle on pouvait observer les étoiles. Un escalier en colimaçon étroit donnait accès à la pièce où se trouvait un gros télescope.

On nous avait fait comprendre qu'il y avait un maraudeur dans les parages. Ne vous aventurez pas trop loin sur la plage. Ne restez pas seules dans le parc. Ma soeur et moi étions seules. Nous essayions de dormir dans la chambre à côté du balcon. Nos parents avaient pris le train pour aller passer la soirée à Copenhague. Nous étions couchées, silencieuses dans l'obscurité et nous avons entendu le maraudeur se hisser sur le balcon. Son ombre est apparue sur la paroi, projetée par la lune.

Il n'y a rien dans ces chambres qu'un voleur puisse désirer. Quelques objets banals, rapportés de l'Arctique sur un paquebot dans une petite malle de bois. Des livres d'école dans une autre langue. Deux filles Inuit blanches, l'une d'elles pleine d'appréhension.

Je connaissais très bien la plage de Rungsted. Elle était différente de la plage de Fossvogur, en Islande, où notre pétrolier échoué nous attendait chaque matin. Ici, on

trouvait beaucoup de bois mort. Des morceaux de bois pâles et angéliques rejetés sur le rivage, lisses au toucher comme la peau saine. Les pierres aussi étaient lisses et rondes, souvent d'un gris si clair qu'elles paraissaient blanches. Un doux rivage où les jeunes filles pouvaient se balader dans leurs robes blanches à fanfreluches, un panier au bras et des fleurs à la main.

58

L'enfance se passe à mettre en place le décor. Plus tard dans la vie vous évoluez sur cette scène et vous vous rendez compte qu'il est très difficile d'y changer quoi que ce soit.

59

C'est James Joyce qui a dit: Le lecteur veut cambrioler le texte. Le lecteur a l'ambition d'un voleur. Voilà pourquoi le texte ne doit pas être généreux.

C'est un soulagement de ne pas avoir de telles règles. De ne pas jouer à cache-cache. Jouer sans règles veut peut-être dire être libre de se cambrioler soi-même. Enfin.

A Rungsted j'ai participé aux activités imaginaires du maraudeur. Je me faufilais en bas dans les chambres du premier étage lorsque je savais que le vieux couple était absent. Je palpais les poignées dorées des portes.

J'inspectais les vases de cristal. Les délicates statuettes de porcelaine. Les tapis persans. Les fauteuils de velours où le corps s'enfonce tout à sa propre rêverie. Je m'asseyais sur toutes les chaises. Je pensais: Il se peut que Boucles d'Or soit elle-même chacun des ours. En tout cas, le bébé ours. Celle qui dort dans son propre lit.

Me prélassant dans le fauteuil lourdement orné d'or de l'élégant salon de ce domaine, j'ai eu la plus grande des surprises. Une fenêtre donnant sur la rue, un vitrail aussi grand qu'une porte, vert et blanc, tout illuminé par la lumière de l'après-midi et sur lequel se profilaient le Groenland, l'Islande et la calotte polaire: la carte du Nord.

Beaucoup plus tard, j'ai lu dans un sonnet d'amour médiéval que les yeux de l'amant sont le miroir de l'âme.

60

En Hongrie, à peu près à la même époque, en 1956, les gens commençaient à s'enfuir. Les Russes avaient envahi Budapest et les appels au secours que les révolutionnaires hongrois envoyaient en code au reste de l'Europe restaient sans réponse.

J'ai dit de ne pas s'en faire à celui qui, je crois, n'aimerait pas que j'écrive ce livre. Ce n'est pas un livre à son sujet. Pourtant son histoire est une bonne histoire. Il raconte que lorsqu'il était petit garçon, sa famille

s'est enfuie, séparément, une personne à la fois. Le paysan qui devait l'escorter jusqu'à la frontière autrichienne l'a emmené dans un grand champ, lui a indiqué une direction et lui a dit: la frontière est par là. Puis il est parti et le jeune garçon a poursuivi son chemin.

Savait-il où se trouvait la frontière? Est-ce qu'on peut sentir les frontières? Peut-être y a-t-il un changement d'air, un climat différent lorsqu'on passe d'un pays à l'autre?

Cette histoire a un rapport avec ce livre seulement dans la mesure où l'on est contenu dans les choses qu'on aime.

61

De toute façon, il y a des gens qui fuient les Russes dans l'espoir de devenir Américains. Il y a aussi ceux qui fuient les Américains dans l'espoir de devenir Russes.

62

Ce même garçon appartenait à une main d'oeuvre d'enfants hongrois. On ne demandait pas à ces enfants de faire pousser des légumes. Ils désherbaient plutôt les rails de chemin de fer.

Il arrachait les mauvaises herbes des rails toute la journée. Son seul ravitaillement était un sandwich à

l'oignon que quelqu'un volait et mangeait toujours à sa place.

Voilà pourquoi il était très maigre.

63

Un texte qui triche avec lui-même finit par se rejeter. Derrière l'auteur officiel, il y a toujours un autre auteur qui censure le texte au fur et à mesure de son élaboration. L'autre auteur écrit: ce n'est pas ce que tu avais l'intention de dire.

Je pense à un livre qui aurait gardé les mots du censeur. Un livre qui ne fait pas semblant de ne pas parler de lui-même. Tous les livres parlent d'eux-mêmes.

Le roman que j'avais un jour l'intention d'écrire s'est rejeté. Il a préféré se mettre à parler de sa propre génération. L'histoire a disparu. A sa place est venue une autre histoire, une histoire inattendue. Une grande surprise.

64

Dans le pays de ma mère la chère était abondante. A Noël, une famille nombreuse, tantes, oncles, cousines et cousins, prenait place autour d'une longue table et les domestiques apportaient à manger, un mets à la fois. Les plats étaient si nombreux que mon oncle Hans devait

s'arrêter pour fumer une cigarette. Je n'avais encore jamais vu quelqu'un faire une pause au milieu d'un repas.

La musique aussi était abondante dans le pays de ma mère. Aux coins des rues, dans les magasins, à la gare, les gens chantaient et jouaient d'un instrument ou d'un autre. On chantait en famille avant le dîner. Et de nouveau après le dîner, réunis autour du piano.

Ce n'était pas toujours le bonheur au Danemark. Au cours de la Deuxième Guerre mondiale il y avait des alertes aériennes, on éteignait, les sirènes retentissaient. Ma mère et mon père se tapissaient dans l'obscurité avec tout le monde. Quand on frappait à la porte, ils ne voulaient pas répondre, de peur que ce soit les Allemands.

L'Islande a déclaré son indépendance pendant l'occupation allemande du Danemark. On savait qu'avec les événements, l'armée danoise ne pouvait pas se déplacer facilement. L'armée britannique, cependant, le pouvait. Ce ne fut donc que l'indépendance d'un moment.

Mon école se trouvait dans la campagne du Sjaelland, à quelques heures de Copenhague. Une vieille bâtisse en pierre blanche qui avait dû être un cloître bien avant la Réforme. Sur les terres, il y avait un étang avec des lis et de grandes étendues de gazon très soigné avec, ici et là, des chênes, des saules et des bouleaux.

Il y avait cinquante-neuf jeunes Danoises dans cette école et onze Islandaises. Les Inuit blanches n'étaient pas aimées parce qu'elles gardaient des paquets de poisson séché dans leurs chambres et marchaient en traînant les pieds. Le bruit courait qu'elles étaient trop paresseuses pour lever les pieds. Elles s'agglutinaient dans la salle à manger, dans les couloirs, et elles ne se liaient d'amitié qu'à l'intérieur de leur groupe. Elles parlaient de leur retour à la maison et elles pensaient que les Danoises étaient des flemmardes.

Les traînardes, comme elles se faisaient parfois appeler, ne me considéraient pas comme une des leurs. Elles pensaient que j'étais une flemmarde. Les flemmardes ne comprenaient pas pourquoi on ne me voyait jamais avec les traînardes.

Les flemmardes étaient soit de la campagne, soit de la ville. Celles de la campagne venaient des fermes du Sjælland. Si leurs fermes avaient des toits de chaume et si l'eau était puisée avec une pompe dans la cour, elles étaient de basse campagne. Si leurs fermes étaient de riches manoirs champêtres et si le nombre de domestiques s'élevait à plus de dix, elles étaient de haute campagne.

De la même façon, les flemmardes de la ville étaient ou des prolos ou des aristos. Les prolos étaient au-dessus des filles de basse campagne, sans être à la hauteur des flemmardes de haute campagne. Elles venaient des quartiers

les plus pauvres de la ville. Parfois, elles étaient envoyées à l'école de campagne à cause de grossesses illégitimes. Parfois, à cause de menus larcins. On respectait les prolos pour leur débrouillardise.

Les aristos venaient de familles aisées des quartiers huppés de Copenhague. Ce groupe se répartissait entre nobles et parvenues. Ces dernières étaient filles d'architectes, de médecins ou de politiciens dont la presse parlait. Les nobles étaient filles de l'aristocratie dont les pères collectionnaient médailles honorifiques et signatures du roi.

Tout cela avait pris quelques semaines à démêler. J'avais été la dernière à être casée parce que je ne rentrais dans aucune catégorie. Il avait fallu délibérer quelque peu. Par un raccourci de l'imagination et peut-être parce qu'il courait une rumeur qu'en réalité j'étais russe, le verdict avait été prononcé: j'étais une aristo.

Je me suis fait l'avocate des traînardes. Ce n'est pas que les traînardes soient paresseuses, avais-je l'habitude de dire aux aristos dans la cuisine. Elles sont simplement fatiguées d'être ici. Elles n'aiment pas les arbres et toute cette pelouse. Et puis, elle ne supportent pas votre politique. Vous avez trop de classes ici. Elles viennent d'une société sans classes, où il n'y a ni roi, ni comtes ni barons. Seulement des armées d'occupation.

Je soupçonnais qu'elles m'avaient placée parmi l'élite surtout parce que j'étais apparue une fois à la télévision américaine plutôt qu'en raison de mon lignage russe incertain. Plusieurs années auparavant j'avais paru à la télévision américaine: avec mes tresses, j'étais une parfaite illustration du protectorat américain. On ne sait jamais, raisonnaient les aristos, j'aurais pu paraître à la télévision une seconde fois.

Beaucoup plus tard, je me suis rendu compte qu'elles avaient peut-être raison. L'homme que j'allais finir par épouser avait fui la Corée du Nord, tout petit bébé, pour s'installer avec ses parents en Corée du Sud. Au Nord, les Russes où il était impossible de trouver du lait et au Sud, une base américaine où il y avait du lait. Ma future belle-mère devait me dire plus tard: Sans lait américain, il n'y aurait pas eu de mari pour toi.

66

Pendant que je jouissais de ces privilèges au Danemark, ma soeur passait ses examens scolaires dans un gymnase situé dans les montagnes du nord de l'Islande. On remarquait que, malgré l'institutionnalisation de l'alimentation des étudiants, elle ne prenait pas de poids comme les autres.

67

Tout n'est pas que mensonge dans cette sociologie de type Sa Majesté des mouches, pratiquée par les filles d'un pensionnat rural danois.

Le fait que les privilèges n'étaient pas distribués également. Le fait que certaines filles de basse campagne restaient au lit à contempler leurs orteils alors que les aristos se faisaient bronzer nues et à leur aise, sans se cacher des jardiniers. Le fait que, un peu plus loin, quelques prolos traînaient aux alentours du magasin d'alimentation dans l'intention de voler pendant que des filles de haute campagne avaient des rendez-vous secrets au milieu des hauts épis de blé avec des jeunes gens à bicyclette.

Sans mentir tout à fait, je peux affirmer que j'étais libre de participer aux activités de toutes les castes. Je comprenais ainsi tous les points de vue et je pouvais donner des conseils au directeur et aux instituteurs lorsqu'ils s'y perdaient.

68

Certains théoriciens disent que toutes les histoires ne sont que mensonges. Tout ce qui est écrit est mensonge. La vérité n'existe pas.

Dans toute narration, il y a tellement de personnes qui cherchent à se faire remarquer qu'elles s'annulent les unes les autres.

J'imagine une histoire qui permet à tous les locuteurs de parler en même temps, affirmant qu'aucune des versions ne constitue exactement un mensonge.

69

Le texte désire être vrai. Il sait que ce qui est écrit n'est pas exactement vrai; le désir reste donc insatisfait.

L'histoire répète la tentative de se raconter. Le texte dit à tous les autres textes: je suis seul à exister.

70

Quand nous étions très jeunes et que je faisais pousser des légumes dans la boue, ma soeur travaillait pour les services forestiers. Leurs pépinières se trouvaient au fond de Fossvogur, le fjord du nord de la ville. Des rangées de jeunes pins importés de l'Alaska et du nord de la Norvège prenaient racine dans la terre peu profonde. Seuls les arbres les plus résistants étaient importés, ceux qui pouvaient supporter les conditions difficiles.

Mon travail dans les jardins des écoles terminé, j'allais faire un tour dans les pépinières. Les branches

miniature, couvertes de douces aiguilles, s'agitaient dans la brise perpétuelle.

Je finissais par trouver ma soeur, accroupie hors de vue dans un coin de la pépinière. Elle travaillait avec détermination et ne me disait pas un mot quand je m'asseyais à côté d'elle. Je regardais ses doigts, ses mains enflées, si disproportionnées par rapport à sa petite stature. Elles étaient bleues de froid avec des plaies qui ne guérissaient pas. Elles creusaient la terre, ménageant un espace pour un autre arbre de petite taille.

71

Il existe un désaccord à propos de la nature de cette histoire.

Il y avait deux stations de radio dans le pays de mon père. L'une s'appelait la Radio nationale islandaise. Elle diffusait une heure de nouvelles à midi suivie d'une heure de publicité. On pouvait entendre des chorales d'hommes entonner des chants patriotiques, des voix graves de femmes chanter les yeux aimés de la mère et des valse viennoises. Le dimanche, l'évêque s'adressait à la nation et les chœurs de l'église chantaient des couplets extraits des hymnes de la Passion.

L'autre station était pour militaires américains seulement, mais la population de l'île pouvait la capter à volonté. Une speakerine à la voix de Brenda Lee y annonçait

de jolies choses en anglais, et la musique rock américaine jouait toute la journée. Si on vous attrapait à écouter le poste américain, on pensait que vous aviez silencieusement déserté la tribu. A travers les ondes, des fils de fer barbelé invisibles encerclaient la base américaine.

Puisque dans cette histoire il y a une station de radio américaine que la population peut écouter à volonté, il est possible qu'il s'agisse d'un crime social.

Il est également possible que nous ayons affaire ici à une forme de réalisme social.

72

D'un autre côté, il est beaucoup plus plausible qu'il s'agisse ici d'une histoire d'amour.

Il s'agit de ce garçon hongrois qui a traversé une frontière qu'il ne pouvait pas sentir. L'effet est probablement le même que marcher à travers un nuage de poussière nucléaire. On ne peut ni la voir, ni la toucher, ni l'entendre, ni en sentir l'odeur mais la poussière s'infiltré dans le corps et le rend vulnérable à la maladie beaucoup plus tard dans la vie.

Il est parvenu à trouver un camp de réfugiés en Autriche. Là, il a gagné quelques sous en aidant un vieil orfèvre à traduire des documents en anglais. Ou était-ce un luthier? Il a travaillé pendant quelque temps, ou bien

jusqu'à ce que le vieil homme se rende compte que le garçon traduisait tout de travers.

73

Il n'y avait rien à manger en Hongrie en ce temps-là. Sa mère était si fatiguée de manquer de nourriture qu'elle a envoyé le garçon vivre chez un parent qui avait une ferme. Il y aurait bien quelque chose à manger dans une ferme.

74

Il y a, d'après ce que je comprends, des maraudeurs partout. Ils rôdent partout, à la recherche de dialogue. De fils conducteurs.

Je ne veux pas esquiver ma responsabilité dans la recherche de tels fils. Je sais qu'il y en a quelques-uns, mais c'est dans la nature des choses que les fils ne soient pas apparents. Ou à peine discernables. Pourtant tout à fait clairs.

Le texte admet: voilà comment est tissée ma trame.

75

Peu de gens ont autant de discernement que ces maraudeurs qui sont aussi des voleurs. Exigeants, ils ont des standards élevés.

Hansel et Gretel avaient eu la lucidité de laisser des miettes derrière eux dans les bois afin de pouvoir se voler eux-mêmes au retour, espérant que les oiseaux ne mangeraient pas leur piste.

76

Dans une autre version de l'histoire de Hansel et Gretel, les deux enfants arrivent de deux directions opposées dans les bois. Ils se rencontrent à la maison faite de sucre et de pain d'épice où une vieille femme met des biscuits au four. En plus du sucre et du pain d'épice, cette maison a une télévision, une radio, des jouets clinquants de Disneyland et des bonbons avec des papiers brillants.

77

Kjartan était un des seuls de l'île dans l'Arctique à posséder un violon. Et aussi une des rares personnes à savoir en jouer. Il s'exerçait en fin d'après-midi à la tombée du jour. A la cuisine, sans lumière et les portes fermées. Lorsque je restais chez lui, j'avais la permission de l'écouter jouer, assise dans un coin de la cuisine.

Il ne faisait pas totalement noir. Un peu de lumière venait de la fenêtre et je pouvais voir son ombre jouer.

78

A leur départ du pays de mon père, les soldats britanniques avaient laissé de nombreuses casernes. Ces agglomérations constituaient de véritables villages de baraques, à l'est, à l'ouest, au nord et au sud de la ville.

A cette époque, la population rurale avait envahi la ville. On ne trouvait plus rien à manger dans les fermes et il y avait trop de bouches à nourrir. La population emménageait dans les casernes vides et la municipalité les autorisait à y rester jusqu'à ce qu'on trouve une solution meilleure. Ces villages étaient de tristes endroits où l'on voyait souvent des rats se faufiler entre les baraques de tôle.

Auparavant, les Inuit blancs n'avaient jamais connu de quartiers pauvres. Ils ne comprenaient pas ce qui leur arrivait. Quoi qu'il en soit, les habitants des baraques sont devenus les exclus d'une société qui avait pourtant été la première au monde à vivre sans classes.

79

A une certaine époque, nous avons vécu près du village de baraques à l'ouest de la ville. On nous avait fait comprendre que les gens de ce quartier pauvre, à quelques rues de chez nous, étaient en quarantaine. Tout en sondant la profondeur brune des flaques de boue de ma rue,

je me demandais si c'était des lépreux. Ou peut-être tous des tuberculeux.

Inévitablement, je me suis fait une amie dans les baraques. Invitée à voir sa maison, j'ai fait très attention de ne laisser aucun indice quant à ma destination. Il n'y avait pratiquement aucun meuble. C'était un intérieur pour ainsi dire insignifiant qui échappait à la mémoire. Une non-maison.

Cette baraque n'avait pas de salle de bain. Je lui ai demandé: Où prends-tu ton bain? Dans le fjord, m'a-t-elle dit. Puis, je l'ai accompagnée au rivage et elle m'a emmenée dans un endroit retiré où, entre deux rochers, la mer était aussi calme qu'une piscine. Comme alors nous ne connaissions pas le maillot de bain, nous nous sommes déshabillées et nous avons nagé nues dans l'ombre calme des eaux de mer.

80

Tous les souvenirs rassemblés dans le texte sont des souvenirs déplorables.

Le texte reconnaît son propre chagrin. Il ne cherche pas à s'excuser de sa propre transparence.

Pendant que nous nous baignions dans le fjord, la fille des baraques et moi, un soldat américain est soudain apparu derrière les rochers. Il est resté là à nous regarder pendant un moment, et j'ai prudemment réfléchi à ce

qu'il fallait faire. Nous avions alors peut-être onze ou douze ans. Le jeune homme m'a dit avec un accent américain: I've lost my watch. Would you help me find it?

81

Il m'est arrivé de penser: Et si le temps chronologique n'existait pas? Le passé ressemblerait alors à un jeu de cartes. Certaines scènes sont données. Elles ne sont pas choisies par qui se souvient mais les cartes à jouer sont simplement distribuées. Et brassées après chaque partie.

Le même jeu peut être joué plusieurs fois. Chaque fois, les configurations sont différentes et un nouveau texte émerge.

J'imagine un texte qui se refuse à jouer le jeu.

82

Parmi les enfants de mon école existait un complot pour boycotter les leçons de danois, pour refuser de faire les devoirs. Il s'agissait d'être tous à nos places à l'heure dite et, au moment où l'instituteur nous demande de réciter la leçon, personne ne répond.

J'ignorais si le boycott avait lieu parce que personne n'aimait le professeur de danois ou si c'était un acte politique. Puisque nous n'étions plus une colonie du

Danemark, pouvait-on raisonner, éliminer le danois du programme allait de soi.

Le professeur de danois s'appelait Oli. Il nous a demandé de réciter la leçon en commençant par la première rangée. Le premier élève s'est excusé de n'avoir pas fait les devoirs. Le deuxième de même, puis le troisième et le quatrième. De pupitre en pupitre, il a reçu chaque fois la même réponse.

Au bout d'un moment, Oli est lentement retourné à son bureau et, nous tournant le dos, a étendu les bras vers le tableau et s'y est appuyé quelques minutes avant de faire une nouvelle tentative. Il s'est approché de mon pupitre, sachant bien que je serais capable de réciter la leçon. Après tout, je parlais déjà danois.

Je n'ai pas dit un mot, me contentant de le regarder droit dans les yeux. Il savait aussi bien que moi qu'il ne s'agissait plus d'une classe de langue. C'était une espèce de guerre froide. L'objet d'une guerre froide, ai-je alors pensé pendant que nous nous dévisagions, doit être de déterminer l'identité de l'ennemi.

Le silence a duré longtemps. Pour finir, Oli a ramassé sa serviette et est sorti de la salle. J'ai cru discerner une note de triomphe dans sa sortie. Certaines personnes, avait-il l'air de penser, peuvent être leurs propres ennemis.

83

Je n'avais pas, comme Oscar et son tambour, la distance qu'il faut pour une histoire.

Ce qui servait à fabriquer des histoires venait d'endroits magiques si éloignés qu'on n'y avait jamais entendu parler de nous. Les steppes russes, les plaines hongroises, les montagnes chinoises. Mais pour nous, ici tout au nord, il n'y aurait jamais d'histoire.

84

Il y a eu ensuite un autre pensionnat, plus petit. Pour garçons et filles, dans les montagnes, à une heure de Reykjavik. Là-bas, il était clair qu'il fallait travailler fort pour réussir les Examens nationaux et qu'on ne pouvait pas le faire dans un milieu où les étudiants se mettaient en grève afin de changer le programme.

Le directeur était le seul à détenir l'autorité sur vingt âmes encore en état d'incubation. Il en profitait pour se servir du dortoir comme d'un camp d'entraînement pour jeunes communistes où la discipline était rigide. Le soir, on nous servait des discours incitatifs et des livres éducatifs nous étaient proposés.

85

Il y avait dans ses théories certains éléments que j'aimais bien. Par exemple: dans ce monde idéal, il était

possible d'être ce qu'on était parce que personne ne s'en souciait. Pas besoin de faire la grève de la faim contre Dieu.

Je cherchais encore un argument à avancer à ma soeur. Après maintes visites à l'hôpital, mon mutisme me déplaisait. Si seulement le bon argument se présentait, raisonnais-je, elle adopterait un autre point de vue et la guerre froide entre elle, mes parents et Dieu se terminerait.

86

Dans cette école, la salle à manger servait aussi de bibliothèque. Afin de rendre les livres plus visibles. Les étudiants passaient à côté de ces livres au moins six fois par jour. On espérait qu'ils s'arrêteraient de temps en temps pour lire quelque chose.

S'il s'agissait là d'un piège, j'étais une proie facile. Une collection de livres en provenance de l'étranger. L'occasion de découvrir les coins du monde qui me fascinaient le plus. La chance de savoir sans me déplacer tout ce qui se passait là-bas. Finies les illusions, fini le baratin sentimental. Finis les amoureux en détresse et en proie à l'ironie du sort. Finis les gitans joueurs de violon, finies les femmes en bleu dansant en cercles passionnés. Finis les empereurs chinois aux

oiseaux factices qui se détraquent toujours au mauvais moment.

Je suis vite devenue une maraudeuse notoire dans la bibliothèque. A l'heure d'étude obligatoire, c'est-à-dire lorsque nous n'étions ni en train de manger ni en train de faire de l'exercice, on pouvait me trouver dans la bibliothèque, savourant ma lecture alors que dans leurs chambres, mes camarades, le nez dans leurs livres, étaient surveillés par le directeur lui-même qui faisait sa ronde toutes les vingt minutes. Je me rendais compte que c'était pour lui un point d'honneur de m'avoir attrapée dans ses filets. Voilà pourquoi il ne me réprimandait pas. Lors de sa tournée, il passait à côté de moi sans se soucier du problème de discipline que je constituais. Il s'arrêtait parfois pour me demander ce que je lisais, il me tapotait ensuite la tête et s'en allait.

Je lisais Malraux. La Condition Humaine. La révolution en Chine. C'était là un bon sujet d'écriture. Il s'agissait vraiment d'une histoire.

87

Je ne savais pas qu'à peine une année plus tard, je me trouverais dans une école secondaire américaine faisant face à la pénible tâche de saluer solennellement le drapeau américain.

A l'école américaine, en début de matinée, on menait tous les étudiants dans la grande salle. On leur ordonnait de se lever et, la main droite sur le coeur, de réciter le serment. Debout avec des centaines d'autres, je me suis tournée vers le drapeau qu'on hissait, mais j'ai omis de me couvrir le coeur, et je ne connaissais pas la litanie. J'avais besoin, ai-je expliqué aux autres en mauvais anglais, de plus de temps pour y penser.

88

Là-bas, j'étais libre de fréquenter des soldats américains avant qu'ils ne deviennent soldats. Une association qui ne serait pas stigmatisée. On m'a dit que si jamais je rencontrais quelqu'un de l'Europe centrale, aussi peu probable que cela soit, cette personne serait certainement du genre réactionnaire.

Tous les châteaux de cartes que mon imagination avait pu construire s'écroulèrent du jour au lendemain. La voix qui s'appêtait à présenter des arguments solides à sa soeur s'est à nouveau retranchée dans une non-voix. C'est à cette époque que j'ai écrit ma première histoire.

89

Le texte éprouve le désir de censurer les histoires qu'il n'aime pas.

A cause de cela, il est impossible qu'il s'agisse ici d'une histoire d'amour.

Si je n'étais pas pleine d'amour il n'y aurait aucun mot sur la page. Il n'y aurait pas de texte, pas de livre.

90

On tue ce qui vous agace, a dit Roland Barthes.

J'imagine un texte qui ne tue pas.

Après tout, il y avait de toutes petites fleurs alpestres au sommet de la montagne rouge que ma soeur et moi gravissions. Je me suis vraiment assise sur le sommet de pierre exposé aux tourments d'un vent inlassable et j'ai regardé la fleur dans la fissure. De ce point de vue privilégié, j'embrassais du regard toute la lande, je voyais au fond d'une vallée de pierre rouge un mince ruisseau serpentant jusqu'à la mer et plus loin, la mer elle-même. Quand je parlais, un écho résonnait sur la face rocheuse derrière moi, allait et venait sans cesse, se projetant d'une paroi à l'autre.

Je croyais comprendre, par un lent réveil de tous les sens, pourquoi la tribu de mon père pensait que les rochers, l'eau, le vent et l'océan étaient vivants. Habités.

Tout, me suis-je dit, dépend du point de vue.

Une histoire, ai-je pensé, n'est rien d'autre qu'une façon de voir les choses.

91

On dit qu'il ne faut pas cueillir ces fleurs alpestres, parce que chacune met vingt-cinq ans à repousser. Si vous en cueillez une, vous effacez vingt-cinq ans.

92

Ma soeur, comme moi, s'était absentée quelque temps dans une institution scolaire. Je ne savais pas comment était son école. Elle ne m'en avait rien dit. Nous sommes tous revenus à la fin de l'année scolaire. C'était l'été, il y avait de petits oiseaux qui s'essayaient à gazouiller dans les arbustes qu'on faisait pousser dans le petit jardin. Puis ils ont commencé à gazouiller toute la nuit, déroutés par le soleil de minuit.

Au lieu d'entrer, ma soeur a frappé légèrement à la porte. Quelqu'un a ouvert. Sûrement ma mère, car ce n'était pas mon père, et je ne me souviens pas d'avoir été la première à voir la terrible apparition sur le seuil. Quoi qu'il en soit, ma soeur se trouvait sur le perron, tenant à peine sur ses jambes. Elle était squelettique. On ne peut plus maigre.

Les yeux immenses, les lèvres bleues, elle avait du mal à relever la tête. Branle-bas dans la maison. On l'a portée à l'intérieur, déposée sur le lit, on a invoqué le nom de Dieu, sûrement en vain, et quelqu'un a demandé, ma mère probablement: Pourquoi n'avons-nous pas été avertis?

Les veilles au chevet ont recommencé. Il y avait des médecins, on parlait d'hôpital. Je restais assise à côté d'elle et je me suis rendu compte que je commençais à être effrayée par cette résistance solitaire qui était la sienne. Je ne pouvais rien dire pour changer ce qui était devant moi. Pourtant, je pensais qu'il devait être possible de dire quelque chose, si seulement j'avais su quoi. Une question de perspective. Un canevas quelconque que l'histoire pouvait suivre.

Ces mots magiques que je ne possédais pas. S'il existe des mots magiques, ils doivent tous être très loin.

93

L'écrivain ne peut pas échapper à la répression. Le texte réprime l'écrivain. Le texte est la prison de l'écrivain.

Les mots refusent d'accepter l'écrivain dans leur giron. L'auteur est donc exclu du livre.

94

Dans ce pays, on ne demandait pas aux enfants: Comment t'appelles-tu? On nous demandait au contraire: A qui appartiens-tu? La réponse juste: Je suis à mon père.

Le gentil cordonnier pensait que je ressemblais à quelqu'un qu'il connaissait. Je passais devant sa boutique à mon retour de l'école lorsque je prenais un raccourci par

la ruelle. Je m'arrêtais toujours chez le cordonnier parce que j'aimais l'odeur du cuir. L'homme au tablier brun m'a demandé: A qui appartiens-tu? A mon père, Gunnar Bødvarsson.

Je prenais ces tournures au pied de la lettre. J'étais certaine d'être la propriété de mon père. En tant que propriété, j'avais le droit de lui parler une fois de temps en temps. Je n'avais pas l'occasion de m'adresser à ma mère avec qui mon lien de parenté était moindre.

95

Le texte réfléchi désire être une comédie.

Dans une autre version de l'histoire de Hansel et Gretel, les oiseaux, éveillés toute la nuit, ont mangé les miettes dans les bois. Le garçon et la fille découvrent qu'ils ont perdu leur chemin.

Le texte désire rire de lui-même. Pour que le canevas apparaisse gaiement. Ou pour au moins éclairer le canevas d'une lumière propice.

L'histoire sait que le canevas est donné. Certaines choses sont immuables. Elle aimerait être libre de s'écrire elle-même. De se dépasser elle-même.

D'une certaine façon, cette écriture reconnaît l'existence d'un itinéraire. Un ensemble. Une sorte de fidélité est désirée.

96

La structure ne peut jamais se fermer. Elle est constamment perturbée de l'intérieur par l'écrivain qui y est enfermé. Avant l'écriture d'un texte, l'écrivain est emprisonné à l'intérieur. Après l'élaboration du texte, l'écrivain en est exilé. Il y a des infractions des deux côtés.

Certains jours, l'histoire m'abandonne. En général les jours couverts, si l'hiver est trop doux. Se présente alors l'idée que la conscience est libre de recommencer, de faire fi de ce qui a précédé. Je constate un désir pressant de confronter le passé. De le regarder de haut, de lui parler d'une position de force. Le mot qui me vient à la bouche: traître!

L'histoire est également arrogante. Elle formule des objections, réclamant une certaine autonomie. L'histoire dit à son interprète: Tu ne me connais pas.

97

Dans une autre version de mon enfance, je n'ai pas du tout grandi dans la maison de mes parents. Quand je n'étais pas à l'école, je vivais avec une autre famille. Un couple sans enfants dont la maison isolée se trouvait au fond du fjord.

Dans cette maison, j'avais mon propre lit. Une alcôve au grenier, ce qu'ils appellaient la chambre nord-

est. De la fenêtre, il était possible de voir toute l'étendue du fjord jusqu'à la mer. Le pétrolier échoué était là, tout près, et je pouvais surveiller la marée. Plus haut, on préparait un nouveau cimetière très grand.

On me demandait parfois de retourner chez mes parents. Pendant que je mettais ma veste et mes souliers, m'apprêtant à rentrer, je me laissais aller au sentiment d'être renvoyée de chez moi pour aller passer la nuit chez des étrangers.

98

Dans le métatexte, on reconnaît que la conscience est renvoyée partout où elle désire s'établir.

99

Les gens sans enfants chez qui j'habitais s'appelaient Hanna et Palli. Il avaient peint leur maison en rouge et leur adresse était: La Maison Rouge.

Une histoire étrange qui réprime son propre bonheur.

Dans la Maison Rouge, je me réveillais chaque matin alors qu'il faisait encore nuit. C'était l'hiver et le jour ne se levait pas avant midi. Je m'extirpais de mon alcôve en écartant les modèles de bateaux et les peintures à l'huile de voiliers. Quelque part l'odeur de café et un fourneau à mazout.

Je suis descendue. Seule une petite lampe était allumée dans un coin du salon et la plus grande partie de la maison était dans l'obscurité, sauf la cuisine. Hanna était là, en sous-vêtements vaquant à ses tâches, très surprise de me voir. Elle était danoise et disait des choses ridicules pour une adulte, des choses grossières et drôles.

100

Incapables d'avoir des enfants, ils avaient pensé un moment à l'adoption. Ils s'étaient donc rendus à l'orphelinat pour trouver un enfant à eux. Au cours de leur visite, un garçon aux cheveux roux s'était précipité vers Hanna en criant: maman. Pour une raison quelconque, ils ont changé d'idée et se sont contentés de leur vie à deux. Mais cette image du garçon roux persistait.

Toutes les histoires réunies délibérément contiennent une note de regret. L'ombre du désir de décrire un monde différent.

Je cherchais des cheveux roux dans le miroir. Je voulais occuper cet espace ouvert par le regret.

101

Il est possible d'être tellement pleine d'amour que la voix, inondée de mots, ne peut pas parler. Les mots les plus simples s'étranglent à la sortie, mais seul le silence émerge.

C'est la voix assise au chevet des lits d'hôpitaux. La voix qui ne peut pas distinguer clairement quelle configuration de mots pourra enlever tous les fils barbelés.

L'amour cherche à se réfugier dans un langage figuré. L'amour a honte de lui-même, de sa propre transparence. Territoire vulnérable. Un peuple sans sa propre armée, facilement occupé par les forces armées d'autres nations.

L'amour choisit l'exil.

102

On n'a jamais résolu le problème du docteur Patel qui venait des Indes. Je m'inquiétais, pensant qu'il trouvait peut-être offensant de nous voir manger la chair d'une baleine. Si on m'avait autorisée à parler, j'aurais dit: les Inuit blancs prennent ce que chaque saison apporte.

103

Il y a une raison pour la rareté des histoires. Des cartes à jouer. Une raison autre que la tendance des histoires à se refouler elles-mêmes en voulant se mettre au pas du dogme.

Il y avait beaucoup de maladies. De grands trous dans les saisons et les années. Une sorte de tache d'encre s'est répandue dans le texte là où la conscience s'était

oblitérée. Ce n'était pas vraiment l'inconscience qui a pris sa place mais plutôt un état d'épuisement et d'ennui. Un désir d'oubli.

Les taches d'encre n'avaient pas toujours de nom. C'était souvent la grippe ou les maladies courantes de l'enfance. Une fois, une sorte de fièvre typhoïde. Une autre fois, on soupçonnait la polio. Mais la plupart étaient simplement là, de fréquents effondrements, un mode de vie.

104

Parfois, dans un état de demi-conscience, je sentais vaguement une main inconnue examiner mes glandes ou quelqu'un écouter les battements de mon coeur avec un stéthoscope. Les voix du médecin et de ma mère se faisaient entendre au-dessus de moi, comme venant de très loin. Quand j'ouvrais les yeux, les visages penchés sur moi reflétaient en général une expression d'impuissance.

Parfois, je me retrouvais grelottant au sol au milieu de la nuit. Le bourdonnement familier dans mes oreilles m'annonçait que quelque force étrangère venait m'enlever. Peu à peu je savais que j'étais en train de disparaître. Je ne m'en inquiétais pas trop. Je pensais que tout le monde faisait beaucoup trop de chichis.

Ceux qui sont en train de disparaître sont beaucoup plus avisés que ceux qui restent à leur chevet. Parfois, je

voulais rassurer les visages, leur dire que je ne faisais que me reposer. Mais à cette grande distance je ne pouvais pas toujours trouver ma voix. Le chemin à faire semblait prodigieusement long, profondément enfoui quelque part dans les cavernes inondées de l'océan, là-bas où ma voix s'était réfugiée pendant quelque temps.

105

C'est là un vaste endroit où les histoires s'interrompent. Si après la vie, la mort est aussi une pièce de théâtre, elle doit, comme toute bonne pièce, avoir des répétitions. La conscience s'exerce à une existence sans histoires.

C'est par nature que l'écriture contient une note de défi. Elle confronte son opposant, le fixe du regard jusqu'à le faire reculer. Revendique la vie.

Il s'agit aussi d'une confrontation intérieure, parce que l'objet du défi se trouve dans l'écriture. Une forme de guerre froide où l'encre est arrangée en motifs et attentivement surveillée pour qu'elle ne déborde pas de son tracé et qu'elle reste sous contrôle.

106

Ma mère, qui avait été élevée à Copenhague, avait de la peine à se résigner à sa nouvelle demeure sur une île montagneuse du nord. Elle avait de multiples raisons pour

emmener ses deux filles dans sa ville natale et elle le faisait souvent. Je ne posais pas de questions à ce sujet, mais je me laissais trimbaler d'une place à l'autre. Il n'y avait pas à choisir entre les deux.

Il y avait des traversées. Le bateau qui faisait la navette s'appelait le Gullfoss, un vieux paquebot fiable et plutôt petit. Lorsque j'étais passagère cependant, il était aussi grand que n'importe quel autre monde de ma connaissance.

Nous habitions sur le Gullfoss si souvent que j'avais à jamais le pied marin, même après avoir été de retour sur terre pendant des semaines. Il était naturel que le plancher s'incline dans toutes les directions. Que les rideaux s'étirent à l'horizontale. Que les objets mobiles soient amarrés à la paroi. Même à terre, je faisais très attention à ce que les assiettes et les tasses ne glissent pas de la table.

Le Gullfoss était le seul endroit où j'aimais la solitude. La solitude de cette étendue, de l'océan lourd et noir, bouillonnant à l'infini, jour après jour. La solitude de n'avoir rien à faire et d'être fascinée par ce néant. La solitude d'un monde sans attentes, un environnement où le corps se laissait simplement porter, les directions n'existant pas.

Nous apercevions parfois la terre. L'Ecosse, les Iles Faeroe, ou le Danemark, une mince ligne bleue au loin

que les gens pointaient du doigt. J'étais contrariée à la vue de la terre. Je ne voulais pas m'approcher de ces masses de rochers où les gens paradaient dans les rues avec de petits drapeaux de papier collés à de fragiles bouts de bois. J'avais conçu le désir d'appartenir à la mer. D'être née sur un bateau. Tentatives de ré-écrire l'histoire.

J'ai commencé à comprendre la dépendance des pêcheurs envers l'océan. J'avais maintenant l'ambition d'être mousse. J'entretenais des convictions intimes.

107

A bord, une personne anonyme avait accaparé une table du salon pour elle toute seule. Sur la table, un casse-tête prenait forme peu à peu. Ce qu'il représentait n'était pas vraiment clair. Les images ressemblaient à un tableau de l'impressionnisme ou à des nénuphars flous de Monet.

Je n'ai jamais vu le propriétaire du casse-tête au travail. Ma soeur et moi essayions de deviner qui il était et nous avons réduit le champ des candidats au second et au capitaine. Il n'y travaillait que la nuit, car le casse-tête n'avancait guère pendant le jour. Mais chaque matin, nous allions au salon pour découvrir de nouveaux pans de l'image. L'homme au casse-tête était un somnambule. Nous l'appelions le maraudeur.

108

J'ai décidé de me joindre au maraudeur dans l'assemblage des morceaux du casse-tête. Le jour, j'essayais de voir clair dans cet imbroglio et j'assemblais quelques morceaux après de longues délibérations. La nuit, le maraudeur ajoutait à ce que j'avais fait. Une sorte de communication s'est établie.

Nous avions un projet commun auquel nous participions à tour de rôle. Le projet était de faire ressortir l'image. De dégager les formes d'un ensemble établi au hasard.

Le casse-tête presque terminé, j'ai vu que c'était sûrement un Monet. Quelque chose de français. Mais la mer était souvent houleuse et un matin, j'ai trouvé le casse-tête si patiemment assemblé éparpillé sur le plancher, une fois de plus sens dessus dessous. Personne n'a eu l'énergie de le recommencer.

109

Beaucoup plus tard dans la vie, je me suis retrouvée dans une école des Beaux-Arts. On nous enseignait l'art de l'auto-portrait. Il fallait travailler à l'huile, à partir d'un miroir fixé sur le chevalet pour que le visage du portrait lève le regard. L'image d'un visage désintéressé aux cheveux blond foncé est apparue sur la toile. Je n'ai pas aimé le projet. Je n'en voyais pas le but.

110

J'ai mis longtemps à comprendre que le but est une illusion. Les portraits se font sans aucun centre. Dans un casse-tête, chaque morceau est son propre centre; l'ouvrage assemblé ou bien manque totalement de centre ou bien est composé entièrement de centres.

Dans le métarécit, il existe des maraudeurs métaphoriques à la recherche de quelque chose. Mais il n'y a pas grand-chose à trouver.

Sur le bateau, ma soeur et moi nous nous divertissions avec des plaisanteries. Quel est la meilleure façon de cacher quelque chose à quelqu'un? Le lui mettre sur la tête.

Le maraudeur ne sait pas qu'il a déjà ce qu'il cherche.

111

Etre un héros est une nouveauté pour le lecteur. Il n'est pas habitué à être mis en vedette, à ce que le titre d'un livre s'inspire de son nom.

J'ai conçu un autre genre d'auto-portrait: l'artiste peint sa propre image mais directement sur le miroir. Le spectateur voit non pas l'image de l'artiste, mais son propre visage à travers les traces de la peinture à l'huile. Le regard tourné vers le spectateur prêterait au visage reflété une expression d'impuissance.

112

Dans le pays de mon père, il fallait que tout le monde travaille. Les hommes travaillaient sur les chalutiers. Les femmes travaillaient dans les usines de conserves de poisson. Les enfants travaillaient dans les jardins des écoles. Les garçons vendaient les journaux dans les rues en hurlant les manchettes. Les filles s'occupaient des bébés pendant que leurs mères étaient dans le poisson. Il y avait des terrains de jeux où on confinait les enfants dans une enceinte de béton.

Des slogans écrits en grosses lettres sur les autobus: Bâtissons la nation.

J'étais dans l'usine de mise en conserve de poisson qui avait été construite dans l'ouest de ma ville. Le bâtiment se trouvait près de l'eau, au bas d'un quartier en pente. Mon travail consistait à mettre les boîtes de poisson dans des cartons. J'arrangeais les boîtes dans cet espace carré toute la journée. C'était un non-travail que je n'aimais pas du tout. A la fin de la journée, je ne me rappelais pas où j'étais passée. Le monde naturel avec ses couchers de soleil et ses étendues d'eau était devenu un monde étranger.

Il allait de soi que la patience était une grande vertu.

113

Ma soeur a été envoyée au nord à Raufarhöfn, un hameau de pêcheurs. Là, debout sur le quai, revêtue d'un ciré et de gants en caoutchouc, elle devait disposer les harengs dans de grands barils entre des couches de sel. On devait vider et saler les harengs aussitôt que les bateaux les rapportaient. Il fallait une armée de travailleurs pour mettre les harengs en baril pendant qu'ils étaient encore frais.

C'était des journées de seize heures. Quand elle retournait à sa couchette, épuisée, elle dormait parfois sans même enlever ses souliers. Quelques heures de sommeil, puis la cloche sonnait de nouveau pour annoncer un autre bateau. Chacun ressortait et continuait le travail.

114

Ainsi passait l'été. Les écoles renvoyaient les enfants tôt au printemps pour qu'ils puissent rejoindre les travailleurs. Beaucoup d'entre eux se rendaient à la campagne pour faire les foins.

Les enfants n'avaient pas de jeux d'été. Ils retournaient où ils devaient passer la nuit après leur journée de travail et posaient la tête sur les tables de cuisine ou contre le dossier des chaises. On les trouvait affaissés dans les coins ou en boule par terre.

Pas d'adultes dans le tableau. Ils étaient absents. Ils avaient deux, parfois trois boulots. Après un travail, un autre travail, une équipe après l'autre.

Les parents n'étaient plus que rumeurs. Les familles subsistaient de bouche à oreille. Les enfants adoptaient des familles et empruntaient de la parenté au hasard des circonstances. Le fermier et sa femme. Le capitaine du bateau. Le chef d'équipe dans la fabrique. De nouveaux parents.

Il y avait un adage: Travaillez du matin au soir. Je ne me souviens d'aucune nuit. Après tout, c'était l'été.

115

Le bonheur n'était pas le but.

Le bonheur ne pouvait se trouver que dans ce qu'on faisait. C'était un non-bonheur. Une acceptation. Un certain chagrin.

Les enfants sont devenus des cultivateurs d'amour. Aimer les moutons, les veaux, les chevaux, les poissons. Les aimer même en les consommant. Aimer les gens qui étaient présents. Un certain regret.

Après l'usine, je refusais de rentrer. La maison était silencieuse. Le comptoir de la cuisine était nettoyé et nu. Les lits étaient vides. La porte du salon était fermée et il n'y avait personne de l'autre côté. Un espace, mais un espace inhabité.

J'allais dans d'autres maisons. N'importe où, pourvu qu'il y ait quelqu'un. Je m'éveillais lentement à l'idée qu'il s'agissait d'un pays dont le produit le plus remarquable était l'amour. J'aimais d'un amour plein de regret et de tristesse la personne qui me donnait un bol de soupe. Ou un endroit pour dormir. Une alcôve. La personne dans la maison où j'entrais sans me faire annoncer.

116

Restait la question du meurtre.

A Rungsted où il y avait des poignées de porte en or et une tour d'observation pour les étoiles, un meurtre avait été commis récemment. On avait trouvé une jeune fille sur la rive près de l'entrée de notre parc étagé en terrasses fleuries. On ne savait pas si le maraudeur, dont on avait constaté la présence à des heures insolites, était aussi le meurtrier ou s'il y avait en fait deux criminels rôdant aux alentours.

Un brin d'appréhension dans l'air, une note d'avertissement. Pourtant, je ne pouvais pas résister à la plage. Je suis descendue vers l'eau en faisant attention de ne laisser aucun indice quant à ma destination et je me suis faufilée par le portail juste avant la plage. Le sable était blanc. Je n'avais pas l'habitude du sable blanc et il était chaud. L'eau léchait le rivage avec douceur, comme désireuse de ne pas éveiller les pierres et le bois mort.

117

A Copenhague, je restais avec ma grande-tante. Elle habitait une grande rue bruyante. Je dormais sur le sofa et toute la nuit, j'entendais les bruits de la ville. Le passage continu des voitures. Un train au loin traversant les gares de triage. Des autobus et des tramways. Des jeunes à bicyclette. Des sifflets, des klaxons.

Le matin, la bonne apportait le café. Une jeune femme qui avait ses quartiers dans la cuisine. Il n'était pas convenable que j'aie moi-même à la cuisine, parce que c'était son territoire. Je l'observais avec la distance imposée par les barricades invisibles de la société.

Je n'avais pas l'habitude des bruits de la ville. Je n'avais pas non plus l'habitude des différences de classes à l'intérieur d'une même demeure. Qui travaillait pour qui semblait si arbitraire. Je n'aimais pas la maison de ma grande-tante. La bienséance danoise avec ses cuillers d'argent et ses verres de cristal.

118

Dans le pays de mon père, ma grande-tante Sirri imitait ces manières. Elle appartenait au gratin, telle était du moins la rumeur, et elle avait donc aussi de l'aide domestique à la cuisine. Mais c'était une vieille femme islandaise avec une poitrine ample et un sourire chaleureux. Je passais mon temps sur un tabouret à la cuisine à

l'écouter parler, à la regarder faire la vaisselle. Elle riait.

Je remarquais que la tribu de mon père ne pouvait pas jouer le jeu qu'ils étaient censés jouer sans rire. Ils riaient d'eux-mêmes.

119

A cette époque, le canevas n'était pas encore clair. Les histoires ne faisaient que commencer. Pas encore de trame développée, ni d'incidents entrelacés, aucun concours de circonstances. Il n'y avait pas de conclusions en vue.

Je pouvais me permettre une vision du monde basée sur le simple hasard. Il n'y avait pas d'ordre historique. Le destin bifurquait à l'aveuglette.

Plus la vie est longue, ai-je pensé beaucoup plus tard, plus délibéré semble le canevas au fur et à mesure qu'il apparaît. S'il s'agit de l'histoire de Dieu, réfléchissais-je, alors on doit être patient. L'histoire est lue dans le temps. Ce n'est pas mon histoire. L'auteur est inconnu. Je suis la lectrice.

120

L'écrivain fait la maraude dans une histoire donnée qui émerge dans le temps. L'écrivain rapporte des incidents. Il n'y a pas de protagonistes dans l'histoire donnée. Tout sujet est un sujet construit. Le point de vue

est incertain. L'écrivain fait nécessairement partie de l'histoire.

L'écrivain ne peut pas tout rapporter. Raconter toute l'histoire n'est pas nécessaire. Juste assez pour fournir un vague croquis du canevas.

De toute façon, l'écrivain s'attend à une mer houleuse. L'oeuvre entière peut finir par s'éparpiller sur le sol, de nouveau sens dessus dessous.

121

Au cours de ces premières années, il y a eu une empreinte perceptive. Je la cherchais déjà pendant mon enfance. Un visage. Je ne savais pas à qui il appartenait, mais quelqu'un m'avait regardée et avait laissé une empreinte.

J'ai lu des ouvrages de psychologie sur la petite enfance. Le visage, dit-on, est en général celui de la mère. Ou du père. Mais je ne crois pas que le visage ait appartenu à mes parents. C'était celui d'une autre personne dont j'ai oublié le nom.

Peut-être celui du second sur le Gullfoss alors que nous naviguions vers Copenhague. Il dispensait les médicaments à bord. Il est venu dans ma cabine. J'étais sur ma couchette, malade, presque sans connaissance. Le second parlait avec ma mère. Il lui disait: Il est possible que vous n'ayez pas échappé à temps à l'épidémie de

polio à Reykjavík. J'ai ouvert les yeux juste à temps pour voir son visage. Il me faisait une piqûre de pénicilline dans le bras.

122

D'abord un premier visage, puis un deuxième. Le deuxième n'est pas le même que le premier, mais très semblable.

Il est nécessaire de passer par la perte du premier visage. La conscience cherche à retrouver la première image dans la deuxième. Un souhait impossible à combler.

L'assouvissement d'un tel désir serait de toutes façons une expérience bouleversante. La conscience se contente du désir inassouvi de l'amant.

En littérature, comme je m'en suis rendu compte par la suite, le premier visage se confond souvent avec le visage de Dieu.

123

L'écrivain est porté à utiliser des ampoules de couleurs différentes pour éclairer l'histoire d'une lumière inappropriée. Pour cette raison, il s'agit ici d'une histoire sur l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord.

124

Dans la ville entre les deux fjords, j'avais une amie différente des autres. Elle avait les cheveux raides et très noirs. Sa peau était plus foncée, plus dorée, et ses yeux brun foncé. Elle ne passait pas pour jolie. Il y avait là un manque de proportions. Elle était trop petite, le nez trop grand, le visage trop étroit. Dans ce pays d'intense homogénéité, toute variante se faisait remarquer.

Le bruit courait que son père était un soldat américain. Mais elle n'était pas allée aux États-Unis et elle ne parlait pas l'anglais. Elle échappait ainsi aux moqueries que les autres enfants réservaient aux prétendus sympathisants avec les étrangers. Elle vivait avec sa mère et un frère aîné qui, lui, était tout à fait normal. Il n'y avait pas de père dans la maison.

Elle s'appelait Álfhildur. Sa mère appartenait à une religion appelée Croyance aux lutins. Cette religion consiste à croire aux pouvoirs guérisseurs des lutins. Une fois que Álfhildur était dangereusement malade, sa mère a pris contact avec les lutins. Durant la nuit, pendant son sommeil, les lutins lui ont injecté une substance extraordinaire dans le bras et elle a guéri.

Álfhildur maintenait qu'elle avait vaguement eu conscience de la présence des lutins cette nuit-là.

125

J'avais une autre amie qui s'appelait Sigrún. Il y avait une malédiction sur la famille de Sigrún. Parmi les nombreux enfants, ceux qui ne mouraient pas souffraient d'une difformité quelconque. La rumeur courait que c'était un mariage entre un frère et une soeur qui eux-mêmes avaient peut-être été conçus dans l'inceste.

C'était un petit pays avec une petite tribu de gens. Les répétitions étaient à prévoir. C'était entendu.

A la fin, il ne restait plus que Sigrún et son père dans la maison. Lorsque son père est mort subitement, elle s'est enfermée dans sa chambre et a refusé d'en sortir. Quelqu'un de la parenté est venu pour vérifier qu'elle avait de quoi s'habiller et se nourrir. Personne n'a vu Sigrún pendant plusieurs semaines. Nous n'osions pas deviner comment elle se sentait.

Une fois prête à parler à quelqu'un, elle m'a fait venir. Je me suis rendue chez elle avec hésitation. Quand je suis arrivée, une femme m'a fait entrer dans sa chambre en disant: Je suis si contente que vous soyez venue. Sigrún était par terre. Elle s'est accrochée à mes jambes et m'a dit que son père lui était apparu dans un rêve et lui avait parlé. Elle pleurait.

Je me suis assise par terre avec elle. Je pensais que peut-être, même si je n'avais rien à lui dire, peut-être que le seul fait d'être là suffisait.

126

Il est possible, ai-je pensé pendant que par terre nous nous agrippions l'une à l'autre, que même cette situation ait des racines politiques.

A l'école, assis devant nos livres ouverts, on écoutait parler du monopole commercial du Danemark. Les Inuit blancs ne pouvaient ni quitter l'île ni faire du commerce avec les autres nations. Il en résultait une pénurie de produits alimentaires. La population décroissait.

Les visages, m'avait-on fait comprendre, commençaient à se répéter de plus en plus fréquemment.

127

A l'âge de douze ans, je suis tombée amoureuse pour la première fois. L'objet de mon affection était un garçon de douze ans aux cheveux jaunes qui lui tombaient dans les yeux. Nous étions de très bons amis. Il venait me chercher à six heures du soir, et ensemble nous faisons la maraude par les rues jusqu'à onze heures passé. Nous aimions les barrières et les toits et nous inventions diverses façons de grimper par-dessus les obstacles. Nous aimions aussi les fenêtres ouvertes à travers lesquelles on pouvait lancer des boules de neige bien dirigées.

Il s'appelait Siggi et nous possédions en commun un grand amour pour les sabots. A cette époque, nous vivions

dans ce qui s'appelait la vieille ville où les rues portaient des noms de dieux nordiques. Il y avait une rue pour Thor, une pour Odin, une pour Freyja, une pour Loki et ainsi de suite. Notre maison était située rue Thor. Siggi vivait à quelques portes plus loin sur la même rue, dans un vieux bâtiment en bois aux rideaux de dentelle avec des statuettes de porcelaine sur le rebord de la fenêtre. J'avais un désir fou de voir l'intérieur de cette maison.

La vieille ville avait été construite sur un modèle danois. Des bâtiments de plusieurs étages reliés par des clôtures avec des portes d'arche qui ressemblaient à des tunnels. En entrant, nous nous trouvions dans une cour intérieure avec plusieurs fenêtres braquées sur nous de tous côtés. On nous avait laissé devenir les maraudeurs de ces cours, Siggi et moi.

Quand nous avons quitté la vieille ville pour le village entre les deux fjords, j'ai perdu mon ami de vue.

Près de quatre ans plus tard a eu lieu en ville la célébration annuelle du Jour de l'Indépendance. C'était la veille de notre départ pour l'Amérique. Je me suis rendue au centre ville pour participer à la danse. Les musiciens jouaient aux coins des rues et les foules envahissaient les rues en dansant et en chantant. C'était une nuit de juin où

il ne fait jamais noir et, comme d'habitude pendant ces festivités, l'alcool coulait à flots.

Puisque j'avais été envoyée dans des établissements scolaires, je n'appartenais plus à une clique urbaine et je ne participais pas non plus aux libations. J'étais sur le point de rentrer lorsque quelqu'un m'a saisi par le bras et m'a dit: Est-ce vraiment toi? En me retournant, j'ai aperçu un jeune homme aux cheveux jaunes qui lui tombaient encore dans les yeux.

J'avais la vague impression qu'un canevas étrange était en train d'émerger. Il est possible, me disais-je, que de tels fils, en apparence disparus, ressurgissent à des moments inattendus.

J'ai donc pu voir l'intérieur de la maison de Siggi juste à temps. C'était petit avec de vieux meubles lourds. En bas, Siggi avait sa propre chambre. Sur le lit, un édredon léger. J'ai donc eu un endroit où passer ma dernière nuit dans ce pays.

Certaines histoires ressemblent à des culs-de-sac. Elles ne vont nulle part. Des noeuds dans le tissu. Le texte aimerait censurer les histoires en cul-de-sac.

Derrière ce désir se dissimule l'aveu tacite que certaines histoires comptent et d'autres pas. On ne sait pas ce qui rend une histoire plus significative qu'une

autre. Peut-être existe-t-il dans l'histoire une correspondance ou une allusion qui indique qu'elle est reliée à une perspective plus large.

J'ai remarqué de façon passive qu'en littérature, aussi bien qu'en politique, seul ce qui tue est considéré significatif. Seul le meurtre est pris au sérieux.

C'est parce que les Inuit blancs ne commettent pas de meurtres qu'on les oublie. Ce sont les inoffensifs. Les insignifiants. Un peuple pacifique n'a pas de prix. L'éliminer ne coûte rien.

130

Si comme l'affirmait D.H. Lawrence la violence est une perversion du sexe causée par un désir inassouvi, il s'ensuit que l'absence de violence présuppose une sorte de satiation sexuelle.

131

Certaines histoires se vantent de leur propre signification sans se soucier d'exactitude. L'écrivain se soumet tacitement à cette insistance et, la plupart du temps, va chercher l'histoire dans quelque vague domaine préconscient.

Les souvenirs de la première enfance ne viennent pas facilement. Il n'y a qu'une impression de chaleur et tous

les souvenirs se confondent. Ils apparaissent sur un papier en train de sécher dont l'encre déborde du tracé.

132

A l'âge de cinq ans, on m'a permis d'entrer dans une école spéciale qui permettait aux enfants d'âge pré-scolaire de suivre les cours de niveau élémentaire. J'étais avec des enfants de six ans et on apprenait l'alphabet. On placait devant nous de grandes affiches à grosses lettres. Le directeur est venu me chercher un jour et m'a emmenée dans le corridor où il avait mis deux chaises. Nous nous sommes assis, il a placé un livre sur mes genoux et m'a dit de lire. J'ai lu. Lorsque j'ai fini, il m'a regardée très calmement et a dit: Eh bien, qu'est-ce que nous allons faire de toi? Tu sais déjà lire.

Nous sommes restés dans le corridor, plusieurs minutes à ce qu'il semble, simplement à sourire. Un sentiment de conspiration dans l'air. Comme si lui et moi partagions un secret professionnel.

133

Les écoles islandaises avaient fini par ajouter l'anglais à leur programme . Peut-être à cause de la base américaine. Peut-être pour tenter d'établir un lien avec au moins une langue tant soit peu universelle et qui puisse servir au commerce international.

Au début des classes d'anglais, nous étions environ treize. On a découvert, à mon grand dépit, que je parlais déjà l'anglais. J'ai essayé de me défendre. J'ai nié et j'ai dit aux autres: J'ai peut-être l'air de savoir l'anglais mais ce n'est pas vrai.

On m'observait avec méfiance. Au terme de quelques délibérations, on m'a trouvé un nouveau nom. Des gamins de l'autre côté de la rue me lançaient: Danoise américaine! Il y avait des moments d'intense humiliation. Il ne suffisait pas au destin, ai-je pensé, de m'avoir placée au rang de nos anciens ennemis. Maintenant que les souvenirs de la colonisation danoise s'estompaient, je commençais à peine à me débrouiller. Mais le destin ne trouve rien de mieux que de se retourner et de m'associer également avec les nouveaux colonisateurs.

Il y a eu un sentiment de colère. J'étudiais les échappatoires avec plus d'intensité. Si le fait de se familiariser avec une langue détermine l'identité d'une personne, me disais-je, j'apprendrais également le russe. J'ai exhumé le dictionnaire russe de mon père. Je me suis assigné des heures d'étude quotidienne.

Au fil des événements, une meilleure idée a surgi. En supposant que j'apprenne à parler russe, et qu'ensuite l'armée russe nous occupe, ce serait m'enfoncer encore plus profondément dans l'impasse. La solution était d'étudier un

plus grand nombre de langues. J'apprendrais le français et l'allemand, le féroïen et l'inuit. La confusion totale.

134

Je ne mentais pas tout à fait en disant que je ne savais pas vraiment l'anglais. Il s'agissait d'une connaissance élémentaire, de l'anglais d'une enfant de sept ans, d'un vocabulaire de première année.

C'était arrivé quand j'avais sept ans. Mon père avait décidé de passer une année en Amérique à l'Institut de Technologie en Californie pour obtenir son doctorat. Cela, me dit-on, pour pouvoir ensuite amener l'eau chaude souterraine plus facilement dans les bâtiments et les serres. Une telle activité exige tout un savoir, m'assura mon père, et ils s'y connaissent là-bas.

Toute la famille est allée vivre pendant une année à Pasadena, en Californie. Pendant la longue traversée de l'océan, je me suis sentie chez moi. En entrant dans le port de New York, nous sommes passés devant la Statue de la Liberté. L'air était vraiment brumeux et plutôt sale.

Nous avons traversé le continent en train. Des nuits en couchette où tout s'entrechoquait sans cesse. Des repas dans le wagon-restaurant où il était possible de rester assise sous la coupole de verre et de regarder défiler toutes sortes de paysages.

135

Je ne savais pas que je m'embarquais pour une année que j'essayerais ensuite d'effacer.

J'ai vaguement compris, grâce à mon année en Amérique, que toutes les histoires contiennent leur propre effacement en filigrane. Un certain besoin de s'oblitérer elles-mêmes. La crainte de l'emprisonnement.

136

C'était une année remarquable. Pas de maladie. Pas de travail. L'Amérique s'est avérée être un pays où les filles vont à l'école en robe et où tout le monde a un téléviseur montrant Mickey Mouse. Il y avait trente-et-un parfums de glace en Amérique et beaucoup, beaucoup de palmiers.

137

Quand nous sommes arrivés à la maison que nous allions habiter dans une large avenue de Pasadena, un grand nombre de voisins sont soudainement apparus. Des dames apportaient des petits biscuits dans des assiettes en carton recouvertes de cellophane. Des messieurs s'arrêtaient pour dire bonjour et nous montrer le fonctionnement de la porte du garage. Un groupe d'enfants venus jouer ont découvert que je ne les comprenais pas. Il y a eu conciliabule. Ils ont disparu et sont revenus avec des images. Nous sommes

allés sur la terrasse. Ils m'ont montré l'image d'une vache et ont prononcé: cow. J'ai répété.

Je n'en croyais pas mes yeux. Ces gens si incroyablement gentils étaient-ils les mêmes que ceux des camions de la U.S Air Force qui nous dépassaient sur l'autoroute de Kópavogur? Que ceux des bombardiers qui effectuaient des exercices de vol au-dessus de nous? Des gens contre lesquels on m'avait mise en garde.

Pendant la plus grande partie de cette année-là j'ai gardé un silence obstiné. Je reconnaissais les mots anglais, mais je ne laissais pas deviner que je comprenais. A l'école, l'institutrice s'inquiétait du fait que je n'apprenais pas la langue. On a fait venir une monitrice privée. Une fois par jour elle venait me chercher en classe. Nous allions dans le bureau du directeur et elle me montrait les rudiments de l'anglais. Il y a eu une réunion avec le directeur. Je n'apprenais pas.

Je comprenais ce qu'ils disaient. Je pensais qu'ils se faisaient trop de soucis. J'avais seulement besoin de réfléchir à certaines choses. Pendant que je réfléchissais, les gens me souriaient beaucoup.

139

C'est à ce moment-là que ma soeur a découvert que la trajectoire qu'elle suivait se heurtait à la réalité.

Elle était assise dans le jardin. Le soleil brillait. L'air alourdi par la chaleur du smog. Elle était songeuse et elle m'a dit: il y aura des problèmes incontournables.

140

C'est à la même époque que j'ai fait une apparition à la télévision américaine, incident qui plus tard a servi à déterminer de façon tellement fatidique ma caste dans un pensionnat danois.

Un studio de Hollywood était à la recherche de quelqu'un comme moi pour un de leurs spectacles. A la suite de négociations avec les autorités scolaires, on m'a choisie pour une étonnante tâche: me tenir debout devant une caméra, une boîte d'arachides à la main, l'air interdit et stupide.

Des gens du studio sont venus à l'école, m'ont fait sortir de classe et m'ont conduite à Hollywood. Nous nous sommes arrêtés à la station de télévision, puis après avoir franchi de nombreuses portes et passé entre les mains de diverses maquilleuses, je me suis trouvée sur scène, devant un public, dans ce qui s'appelait: un "live show". Il y a eu des questions au sujet des Inuit blancs, qu'ils

n'appelaient pas Inuit blancs, et sur l'opinion que je me faisais de l'Amérique. J'ai hoché la tête affirmativement de temps en temps. Il n'y avait pas grand-chose à dire.

J'essayais de comprendre: si ce spectacle était un "live show", qu'en était-il des "dead shows"?

141

Tout ce qui est écrit a nécessairement un point de vue. Le texte refuse de se rendre à l'exigence du public qui insiste pour qu'il n'y ait pas de point de vue ou qu'il y ait tous les points de vue à la fois. Ce qu'on appelle objectif. Le texte n'est pas objectif parce qu'il ne peut pas l'être et rester texte.

142

Tout ce qui s'est passé en Amérique semblait banal et comme ne faisant pas du tout partie du vrai monde.

Je reconnaissais même à cette époque qu'il est impossible d'avoir de la sympathie pour tous les côtés à la fois. Quand tu choisis tes allégeances, me disais-je, tu t'allies à celui ou à celle qui souffre.

143

Mes parents avaient rencontré un vieux couple russe à Pasadena. Nous leur avons rendu visite. Ils avaient fui leur patrie, m'avait-t-on raconté, et ils étaient venus

s'installer en Californie. Il y avait à manger et à boire sur la table, et ils causaient. Ils avaient tous deux l'air gentil et les cheveux très blancs.

La femme russe s'est aperçue que j'étais fascinée par une poupée qu'elle avait placée sur la cheminée. Une petite poupée aux cheveux blancs vêtue d'une longue robe jaune. Elle s'est approchée de moi et m'a expliqué: Elle porte un costume russe. Puis, au bout d'un silence, elle a pris la poupée et me l'a donnée en me disant que je pouvais la garder.

Dans le silence de la vieille femme, j'ai détecté cette aura que j'ai identifiée depuis comme l'amour. Une substance éthérée, avais-je remarqué, étrangement chargée de chaleur, de chagrin et de regret. On la trouvait le plus souvent chez les gens qui ne parlaient pas.

J'allais beaucoup chérir ce cadeau et je le garderais avec moi pendant trente ans.

Les cadeaux peuvent être des cadeaux ou des pots-de-vin. Je me suis rendu compte plus tard que les enfants savent toujours faire la différence.

145

Dans le pays de mon père, je connaissais plusieurs familles dont la mère était danoise. Cela tenait au fait que, dans les années quarante, les jeunes hommes islandais allaient encore à Copenhague poursuivre leurs études. Là, ils rencontraient de belles femmes danoises, les épousaient et rentraient avec elles à la fin de la guerre.

Ma mère et ses amies formaient un groupe. Elles se retrouvaient régulièrement et riaient beaucoup lors de ces rencontres.

Parmi elles se trouvait une femme juive qui ne riait pas autant que les autres. On m'avait dit qu'elle avait perdu sa mère et une soeur dans un camp de concentration. Quand les Juifs avaient été ramassés à Copenhague, un des amis de mon père avait épousé cette femme, lui offrant ainsi l'immunité de la citoyenneté islandaise.

Je pensais souvent à cela quand j'étais encore très jeune. Je prêtais l'oreille aux allusions, je réunissais des preuves, je prélevais des indices sur la nature de l'amitié.

146

Le texte reconnaît l'existence d'une quête. Le même jeu est joué plusieurs fois avec des résultats différents.

En littérature, la tradition montre qu'il y a en général un protagoniste. Le protagoniste est toujours en

voyage. S'il y a des questions au sujet des histoires derrière l'histoire, le texte cède à la pression et laisse passer une sorte de réponse. L'objet de la quête est, nous dit-on, une sorte de Graal.

La quête en littérature est un miroir de la quête dans la vie. Il est possible d'imaginer une histoire où le protagoniste est lecteur, donc aussi l'auteur. Il s'agit d'une histoire dans laquelle la frontière entre l'écrit et le vécu reste floue.

Il n'y a jamais de quête du Graal. Il y a plutôt une qualité. Une substance indéfinie sans propriétés physiques qui se produit dans certaines circonstances. Elle apparaît à des moments insolites et inattendus. Même lorsque le tissage est interrompu et que la tisserande rêve à la fenêtre en regardant tomber la neige.

147

Quand nous habitions dans la vieille ville, dans la rue qui portait le nom du dieu Thor, un vieux couple vivait en bas. Björg avait les joues rondes et de longues tresses fines et grises, Magnús était grand et mince. Tous les deux souriaient tout le temps.

Magnús avait l'habitude de jouer aux cartes avec lui-même au salon. Il étalait le jeu de cartes sur la table selon certaines règles et étudiait la façon dont les cartes s'accordaient. Björg avait l'habitude de se tenir à la

cuisine, remuant quelque chose dans une grande casserole. Il y avait toujours de la soupe dans cette casserole.

J'étais leur invitée la plus assidue. Parfois je contemplais les cartes avec Magnús, parfois je tenais compagnie à Björg dans la cuisine. Le dimanche, Björg mettait toujours son costume islandais. Elle faisait son apparition vêtue d'une jupe noire, d'un tablier blanc aux broderies travaillées, d'une blouse blanche avec de grandes manches larges, et d'une veste ajustée et décorée de chaînes en or. Pour couronner le tout elle portait une coiffe noire, posée à plat sur sa tête ronde, avec un gland qui pendait sur le côté près de sa tresse. Ses tresses étaient relevées et attachées derrière, sous la coiffe.

Dans cette tenue, elle s'asseyait avec solennité au salon, elle allumait la radio et écoutait l'évêque donner son sermon dominical.

S'il s'agit ici d'une histoire policière, on a maintenu le limier dans le noir. Le détective ne montre pas les cartes.

Les crimes peuvent être difficiles à résoudre. Surtout lorsque le crime n'a pas été déterminé au préalable. Il est à peine suggéré que quelque chose ne tourne pas rond, mais le limier ne sait pas quelle histoire contient

l'indice. Il doit exister une carte, un morceau qui peut être utilisé pour élucider le reste.

Le limier craint qu'il ne s'agisse que d'un malentendu.

149

Il est possible, après tout, que la référence au jeune Hongrois soit importante. Un garçon parfait, dans la mesure où les garçons peuvent être parfaits, à l'exception d'un défaut. Un problème d'élocution. Quand il devait parler hongrois, on s'apercevait qu'il ne pouvait pas rouler ses "r". Il avait dû être l'objet de moqueries à cause de cette imperfection. On lui a peut-être même lancé des noms et des injures de l'autre côté de la rue, à Budapest. Beaucoup plus tard, lorsqu'il s'est trouvé en Amérique du Nord et qu'il a appris l'anglais, son défaut s'est transformé en accent britannique plein d'élégance.

L'Amérique du Nord, me semblait-il, est un endroit où les défauts majeurs ne sont pas remarqués. Les indices ne sont jamais découverts. D'anciens vilains canards se transforment en cygnes magnifiques.

Les cicatrices, s'il y en a, sont toutes à l'intérieur. De temps à autre, elles refont surface mais c'est alors une expérience bouleversante.

150

Dans une autre version du vilain petit canard, le caneton découvre qu'il n'y a pas de cygnes.

Le texte admet que Hans Christian Andersen était un homme obstiné. Il était plein d'espoir et il se peut qu'il ait passé son temps à ouvrir des coquilles d'huîtres. Il doit avoir pensé que quelque part dans le désir se trouvait quelque solution extraordinaire.

Très tôt dans le jeu, il m'a paru évident qu'il est nécessaire de faire un choix.

151

L'écrivain retire un certain plaisir de la réécriture de vieilles histoires.

Dans une autre version de l'histoire du vilain petit canard, il y a des cygnes, mais aussi deux vilains petits canards. Ce sont des soeurs, et quand les cygnes apparaissent, la trame révèle le désir des deux petits canards de s'envoler avec les cygnes. La cadette veut s'en aller, mais l'aînée refuse obstinément.

La cadette ne comprend pas pourquoi l'aînée veut rester. Tous les canards sont partis, et quand les cygnes partiront, il ne restera plus personne. La cadette sait que le temps passe, les cygnes commencent à s'envoler un par un et il faut prendre une décision. Finalement, la jeune cane s'envole avec la troupe de cygnes, se retournant souvent

l'air perturbé. L'aînée demeure sur le monticule de terre et continue à rapetisser.

152

La frontière entre l'Islande et le Danemark est très visible. Elle est entièrement constituée d'eau et pour la traverser, il est nécessaire de faire un voyage de dix jours en bateau. Au début du vingtième siècle, la plupart des aliments, les livres et les médicaments étaient encore du côté danois.

Les parents de mon père sont morts bien avant ma naissance. Ma grand-mère, m'avait-on fait comprendre, était très belle. Encore jeune, elle est tombée malade et il a fallu la transporter à Copenhague pour des soins médicaux. Mais elle n'a pas fait la traversée à temps. Elle a perdu la vue. Depuis, on ne la trouvait plus aussi belle.

A cette époque, elle venait d'épouser un jeune homme très beau lui aussi. Lorsque sa femme est devenue invalide et qu'il a fallu l'escorter dans la rue, la vie a pris une tournure désespérée pour lui. Tout à son malheur, mon grand-père est mort. On m'a fait comprendre que parfois le malheur est cause de mort.

Il y avait un enfant. Ma grand-mère était devenue aveugle juste avant la naissance de mon père et elle ne l'a donc jamais vu.

153

On ne parlait jamais de cette partie de la vie de mon père. On n'avait jamais permis qu'une histoire en découle.

Je n'avais que des indices indirects. Après avoir délibéré pendant nombre d'années, j'ai tracé une vague piste à travers les bois. J'avais peut-être treize ou même quatorze ans. Il est possible, croyais-je, si le premier visage que vous voyez ne peut pas retourner votre regard, qu'une de vos filles refuse alors de manger.

Dans la métahistoire derrière l'histoire inédite, il y a un soupçon de politique. Le texte permet certains décors. Souvent le texte participe à ses propres complots.

154

Je conservais une impression générale. Dans la traversée des frontières, l'important est d'être là au bon moment. Si vous ne passez pas la frontière au bon moment, vous risquez l'aveuglement. Parfois vous risquez la mort.

155

Le dernier jour de ce que je considère comme mon enfance, nous faisons la queue au bureau de la Douane et de l'Immigration à New York. Nous devons attendre longtemps puisque nous avons fait une demande d'immigration. Nous avons probablement attendu plusieurs heures. Pendant ces

moments d'ennui, j'élaborais des façons de réfuter la psychanalyse. Mon argument était que la psychologie humaine est déterminée par la politique. Et la politique est déterminée par l'estomac. C'est-à-dire, ceux qui mangent le mieux gagnent.

156

Le texte est décidé à se comporter comme un amant exigeant. Le texte exige de celle qui écrit une franchise impitoyable que l'auteur est peu disposé à donner. L'auteur sait qu'une fois la quête de la vérité commencée, il sera peut-être impossible de s'arrêter. La vérité ne s'abandonne pas à qui la cherche. Il y a le soupçon que la vérité n'existe pas. Pourtant la certitude existe que ce qui est dit n'est pas mensonge.

Un autre soupçon. Si la vérité devait apparaître, ce serait une pauvre créature en haillons. Petite et osseuse, elle enlève ses vieux vêtements pour dévoiler honteusement sa peau. Il y aurait là une crainte de quelque chose, comme la lèpre peut-être, et une aura de désespoir. La vérité serait une créature muette.

157

Pour les enfants des Inuit blancs de cette époque, la leçon de patience était assenée comme un clou dans du béton. A l'école, on devait se tenir debout et attendre en

silence jusqu'à ce que l'instituteur nous libère. L'été, on nous répartissait dans les terrains de jeux pour surveiller les petits. Nous nous éternisions là pendant des heures à les surveiller. Après l'école et pendant tous les congés, on nous donnait des aiguilles à tricoter et de la laine. On tricotait toute la soirée comptant les mailles et les rangées: une leçon à apprendre.

Voilà peut-être pourquoi mon souvenir d'enfance le plus tenace est un souvenir d'ennui. Le lent tic-tac de l'horloge dans le hall. Le lent progrès de la laine se nouant en pulls, maille après maille. La veillée lassante sur des légumes sous-développés qui ne pousseraient jamais. L'arrangement ennuyant des boîtes de conserves dans les cartons. L'assommante et éternelle garde des petits enfants assis dans leur carré de sable.

Dans ce pays, on n'entendait personne se plaindre. Nous endurions. Sans souffler mot.

Quand le plaisir se laissait prendre, c'était à la dérobée. La maraude était un acte de vagabondage. Plus on maraudait, plus on devenait inutile. Il était possible de tomber au plus bas de l'opinion publique simplement par la maraude.

Je m'en rendais coupable assez régulièrement. Je percevais un sentiment de désespoir à mon égard. Une résignation à mon manque de potentiel.

Pourtant, je savais que j'avais appris la patience. J'étais la plus patiente de tous. Je pouvais attendre des mois, des années même. Tout ce qu'il fallait était un état d'esprit approprié. Une espèce de comportement songeur. Je connaissais l'art d'attendre jusque dans ses moindres détails.

159

Pour une raison quelconque il n'y avait pas beaucoup de livres d'enfant. J'avais dans l'idée qu'on s'attendait à ce que nous lisions les mêmes livres que les adultes. Il n'en manquait pas. Dans le grenier où j'avais ma maison de poupées et mes deux poupées cadeaux en caoutchouc se trouvaient de nombreux cartons pleins à craquer de toutes sortes de livres. Des livres de poche, des livres reliés, des volumes recouverts de toile, sur la religion, la littérature, la psychologie, la philosophie. Dans toutes les langues. L'anglais, le danois, l'allemand, l'espagnol. Au salon, rayon après rayon, il y avait de gros volumes sur les mathématiques et sur les sciences. Dans toutes les langues aussi. L'anglais, le russe, l'allemand.

Je progressais lentement de caisse en caisse et de rayon en rayon. Les heures s'écoulaient silencieusement au

fil d'une lecture qui manquait totalement de compréhension. Je lisais des volumes entiers en allemand, en espagnol ou en italien sans comprendre un mot. Ce n'était que des mots avec une aura qui leur était propre, et ils formaient une infinité de configurations d'un alphabet qui semblait très limité. J'ai découvert qu'il était possible de retirer un curieux plaisir de la lente lecture de ces mots dénués de sens.

160

Par contre, lire dans une langue que je connaissais était autre chose. La dimension du sens venait s'ajouter. Le sens n'était pas toujours évident et avait toujours la capacité de terrifier. Un monde tout à fait étrange semblait exister qui provoquait chez moi des sentiments ambivalents.

Il y avait deux tomes en danois d'un truc intitulé Le Monde Vivant. Ils faisaient étalage de serpents ballonnés en train de dévorer entiers de gros animaux, et des gens noirs souffrant de la maladie du sommeil, couchés au sol, l'écume aux lèvres. Là étaient les histoires vraies.

Puis les histoires fausses qui étaient aussi vraies. Pierre l'Ebouriffé qui refusait de se couper les ongles et qui a fini par les avoir si longs qu'il pouvait s'envelopper dedans. Le garçon qui refusait de manger et qui est devenu

de plus en plus petit jusqu'à n'être plus qu'un tas de cendres au sol balayé par la servante. Et de sinistres histoires d'enfants perdus dans les bois et jetés dans un four. Entre temps, les oiseaux mangeaient leur piste de miettes. Et des contes incroyables de prétendus dieux attachés près d'une rivière alors que du poison tombe sur eux goutte à goutte. Quel soulagement que la victime ait eu une femme fidèle qui, assise à côté de son mari un bol entre les mains, recueillait le poison. Pendant une pause prise pour vider le bol, une goutte de poison est tombée sur la tête du mari et bien sûr il y a eu un tremblement de terre.

161

De toutes les histoires fausses qui pourtant étaient vraies, la pire était un livre intitulé Palli était seul au monde. Palli était un garçon ordinaire, aussi parfait qu'un garçon peut l'être, qui portait des culottes courtes et une casquette. Il s'est réveillé un matin, et il n'y avait personne. Il est parti en ville pour trouver quelqu'un, mais tous les bâtiments, les tramways et les magasins étaient vides. Il a fait ce que tous les enfants rêvent de faire. Il est entré dans la confiserie et il s'est servi. A la boulangerie, il a pris ce qu'il voulait. Il a même conduit un tram et personne n'était là pour s'en faire.

Puis, il a trouvé que les bonbons n'avaient pas de goût, que les gâteaux n'étaient pas bons et que ce n'était

pas drôle, après tout, de conduire un tram. Il a traîné dans la ville, les mains dans les poches, et il a découvert qu'il était vraiment seul. Pas un sentiment agréable. Un gros creux s'est fait dans la région de la poitrine. Du chagrin, du regret et une sensation de désespoir.

Il y avait un autre livre semblable encore plus étrange et pire même. Un petit prince aux cheveux jaunes bouclés avait une planète tout à lui. Et un autre livre écrit, m'a-t-on dit, par un parent à moi. Une princesse, aux cheveux jaunes également qui s'appelait Dimmalimm, n'avait que des cygnes avec qui jouer. Un jour, elle a découvert son cygne favori mort. Puis elle n'a plus eu aucun cygne. Par bonheur pour elle, le cygne est revenu sous la forme d'un jeune prince, aux cheveux jaunes aussi.

Il existe dans l'écriture une reconnaissance tacite que les histoires vraies et les histoires fausses se reflètent les unes les autres. Qu'en matière d'histoires, il est impossible de mentir.

Ces contes me terrifiaient parce que j'avais dans l'idée qu'ils étaient tous, à leur façon, en train de devenir vrais. Ils étaient prophétiques et, pensais-je, ils l'étaient d'une façon terrible. Aucune des voix de la raison, celles de mes parents d'habitude, ne pouvait me reconforter avec cette fragile affirmation en toc que les

histoires n'étaient pas authentiques. Toutes les histoires sont authentiques.

163

Beaucoup plus tard dans la vie, il me semble que je descends l'escalier d'un grand bâtiment universitaire en Amérique du Nord. Une espèce de maison de pain d'épice, à sa façon. La marche avait été longue. J'étais fatiguée et il y avait la vague impression d'avoir perdu quelque chose. En arrivant au bas de l'escalier, j'ai aperçu à ma grande surprise un visage connu.

Certaines personnes doivent attendre longtemps pour que les histoires s'assemblent. Pour que les morceaux s'intègrent. Et il y a toujours un risque, ai-je pensé à cet instant-là, que l'image entière glisse et se brise avant que les derniers morceaux s'ajoutent.

Ce visage appartenait au garçon hongrois beaucoup plus tard dans sa vie. La surprise venait qu'une rumeur m'était parvenue. D'après la rumeur, quelque chose s'était passé en cours de route, et il était mort. Mais il ne l'était pas. Seulement épuisé pour quelque temps. Son parcours n'avait pas été sans heurts, apparemment. Une mer plutôt houleuse.

164

Le texte complete dans une forme de vagabondage. Il y a des commentaires railleurs entre les lignes. Le sentiment dans l'air qu'il n'y a pas beaucoup de potentiel dans les assertions qu'il fait. Le texte répond: Il n'y a pas d'assertions. Il n'y a rien à accomplir. Donc le texte n'a besoin d'aucune sorte de potentiel.

Il y a l'admission que le devoir a été évité. Que le texte a fait la maraude dans le domaine du lecteur. Se racontant lui-même et s'interprétant ensuite lui-même. Incorporant ce qui n'appartient pas à une histoire. Se posant lui-même comme question: peut-être ne s'agit-il pas d'un récit. Il s'agit peut-être d'un essai. Ou d'un poème.

Le texte est soulagé que les frontières n'existent pas dans ces considérations.

165

Nous n'avions pas grand-chose à nous dire à ce moment-là. Je ne peux pas le nier. La journée était chaude. Il y avait des oiseaux dans tous les arbres. Je constatais avec émerveillement comment toutes les images peuvent soudainement se précipiter dans l'esprit toutes à la fois. Toutes les mémoires s'effondrent, s'éparpillant au hasard sur le plancher qui s'incline. Les châteaux de cartes s'écroulent. L'évêque récite son sermon à la radio et les mouettes jacassent autour du bateau à la recherche

d'ordures venant de la cuisine. Tout se passe en même temps.

Derrière cela, pensais-je en comprenant à moitié, il devait y avoir des fusils, peut-être des fusées. Des bombardiers traversaient le ciel, des sous-marins flottaient dans la mer, une paire de bombes de petit calibre explosaient. Probablement dans quelque pays magique plutôt éloigné.

166

Il doit être possible après tout de trouver un début à n'importe quelle histoire. Même arbitraire. Je pense depuis quelque temps qu'il existe un vrai début à cette histoire et qu'une histoire devrait s'achever par ses origines. Il est nécessaire de concevoir le temps à rebours.

Il y a eu un premier paquebot, avant tous les autres, reliant Copenhague et Reykjavík. Une sorte d'Arche de Noé de l'Islande. Pas le bateau qui était venu de Norvège en 874, plein de petits rois et de chefs de clan à la recherche d'une île pour s'établir. Il s'agissait de la deuxième Arche, après la guerre.

Ce paquebot s'appelait Esja. C'était en 1945. Tous les jeunes hommes brillants de l'île faisaient leurs études à Copenhague lorsque la guerre a éclaté. La communication avec l'Islande était coupée pendant l'occupation du

Danemark. Les jeunes gens attendaient, et l'Esja était le premier à rentrer. Les étudiants sont montés à bord avec leurs jeunes femmes, leurs bébés et leurs jeunes enfants. Plusieurs des jeunes femmes étaient enceintes. Elles se sont entassées dans les cabines et les hommes dormaient dans la cale.

Les eaux autour de la Scandinavie étaient bourrées de mines qui menaçaient de détoner à tout moment. Le paquebot avançait lentement, porté par l'espoir impossible d'éviter les mines. Un voyage plein de tension. Les matelots et les passagers se tapissaient sur le pont, dans les cabines et dans le salon, en comptant leurs dernières minutes.

167

Jamais auparavant le capitaine de l'Esja n'avait ressenti une aussi lourde responsabilité. Il devait dire plus tard en public: Nous ramenions la crème de la crème de notre population. Ces gens étaient les érudits, ceux qui devraient reconstruire la nation et la faire entrer dans le vingtième siècle. J'avais à bord l'avenir de l'Islande et une seule mine pouvait faire éclater cet avenir en mille morceaux.

Mes parents se trouvaient sur ce paquebot. Ils m'ont raconté que lorsque les montagnes bleues d'Islande se sont lentement élevées au-dessus de l'océan à l'horizon, la

jubilation était inoubliable. On a débouché les bouteilles de champagne, on a ri, on a dansé sur le pont branlant. Ils savaient alors avec certitude qu'ils étaient sains et saufs. Et lorsque l'Esja a touché le débarcadère du port de Reykjavík, toute la population de l'île, criant et agitant la main, était là pour les saluer.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages pour la traduction

- Bassnett-McGuire, Susan. 1980. Translation Studies.
London: Methuen.
- Benveniste, Emile. 1966. Problèmes de linguistique générale I. Paris: Gallimard.
- Berman, Antoine. 1982a. "L'intime bien-être de la langue."
Dans L'Ane (Février-mars): 40.
- et Isabelle Berman. 1982b. "Parler l'Arlt." Dans
L'Ane (Février-mars): 40.
- Bednarski, Betty. 1989. Autour de Ferron. Littérature, traduction, altérité. Toronto: Editions du GREF.
- Bourjea, Michelle. 1986a. "Traduire ou l'art de voyager."
Dans Meta 31:3: 231-232.
- . "Agua Viva. 1986b. Au fil des mots. Analyse critique de la traduction en français de Agua Viva de Clarice Lispector." Dans Meta 31:3: 258-271.
- Bouscaren, J. et J. Chuquet. 1987. Grammaire et Textes Anglais. Guide pour l'analyse linguistique. Paris: Ophrys.
- Carré, Patrick. 1985. Le Mangeur de brumes, l'oeuvre de Han-shan poète et vagabond. Paris: Phébus.

- Charaudeau, Patrice. 1983. Langage et Discours. Paris: Hachette Université.
- Cheng, François. 1982. "Faute de mieux." Dans L'Ane (Février-mars): 42.
- Chuquet, Hélène, et Michel Paillard. 1989. Approche linguistique des problèmes de traduction. Anglais <- > français. Paris: Editions Ophrys.
- De Buisseret, Irène. 1975. Deux langues, six idiomes. Ottawa: Carlton-Green Publishing Company Limited.
- Díaz-Diocaretz, Myriam. 1985. Translating Poetic Discourse. Amsterdam: John Benjamins Publishing Company.
- Dimic, Milan V. and Marguerite K. Garstin. 1988. "The Polysystem Theory: A Brief Introduction, with Bibliography." Ed. E.D. Blodgett and A. G. Purdy. Towards a History of the Literary Institution in Canada/Vers une histoire de l'institution littéraire au Canada. Proc. of Conference organized by the Research Institute for Comparative Literature at the University of Alberta. 16-18 Oct. 1986. Edmonton: University of Alberta.
- Douma, Felix J. 1972. "Reviewing a Translation: A Practical Problem in Literary Criticism." In Meta 17.2: 94-101.
- Ducrot, Oswald. 1984. Le Dire et le Dit. Paris: Les Editions de Minuit.

- . 1980. Dire et ne pas dire. 2e ed. Paris: Hermann.
- Duhamel, Roger. 1969. "Une oeuvre d'amour et de vertu."
Dans Meta 14.1: 3-4.
- Durastanti, Sylvia. 1982. "Le démontage de la fiction."
Dans L'Ane (Février-mars): 37.
- Even-Zohar, Itamar. 1990. "Polysystem Studies." Poetics Today 11:1: entire issue.
- Farcet, Gilles. 1986. "De la traduction comme nomadisme intellectuel: entretien avec Kenneth White, avec la participation de Marie-Claude White." Dans Meta 31:3: 321-331.
- Fornel, Michel de. 1982. "Quine, le lapin et le linguiste." Dans l'Ane (Février-mars): 46.
- Godard, Barbara. 1983. Participation to a panel discussion at the Women and Words Conference in Vancouver. In Mezei, 1989.
- Godfrey, Stephen. 26 January 1991. "Decoding the message, a translator's challenge." In The Globe and Mail: C3.
- Graham, Joseph F., ed. 1985. Difference in Translation. Ithaca: Cornell University Press.
- Haas, W. 1968. "The Theory of Translation." The Theory of Meaning. Ed. G. H. R. Parkinson. London: Oxford University Press.
- Hébert, Anne et Frank Scott. 1970. Dialogue sur la traduction. Montréal: HMH.

- Holmes, James S. 1988. Translated! Amsterdam: Editions Rodopi B.V.
- ., ed. 1970. The Nature of Translation. Mouton: Publishing House of the Slovak Academy of Sciences.
- Homel, David and Sherry Simon, eds. 1988. Mapping Literature. Montréal: Véhicule Press.
- Jakobson, Roman. 1987. "On Linguistic Aspects of Translation." Language in Literature. Ed. Krystyna Pomorska and Stephen Rudy. Cambridge: The Belknap Press of Harvard University Press.
- . 1963. "Linguistique et poétique." Essais de linguistique générale. Paris: Le Seuil: 209-248.
- Kundera, Milan. 1985. Note de l'auteur. La Plaisanterie. Traduction du tchèque par Marcel Aymonin entièrement révisée par Claude Courtot et l'auteur. Paris: Gallimard: 457-462.
- La Bossière, Camille R., ed. 1983. Translation in Canadian Literature. Symposium 1982. Ottawa: University of Ottawa Press.
- Ladmiral, Jean-René. 1979. Traduire: théorèmes pour la traduction. Paris: Petite bibliothèque Payot.
- Larose, Robert. 1989. Théories contemporaines de la traduction. Québec: Presses de l'Université du Québec.
- Lefevere, André. 1970. "The Translation of Literature: an approach." In Babel 16:2: 75-79.

- Leyris, Pierre. 1982. "Une posture." Dans L'Ane (Février-mars): 41.
- Melançon, Robert. 1988. "Beneficial Resistance" in Homel, 1988.
- Meschonnic, Henri. 1973. Pour la poétique II. Paris: Gallimard.
- Mezei, Kathy. 1989. "Translation: the Relationship between Writer and Translator." In Meta 39:2: 209-224.
- Mounin, Georges. 1963. Les problèmes théoriques de la traduction. Paris: Gallimard.
- Neild, Elizabeth. 1986. "Kenneth Burke, discourse Analysis and Translation." In Meta 31:3: 253-257.
- Popovic, Anton. 1968. "Translation Analysis and Literary History: A Slovak Approach to the Problem." In Babel 14:2: 68-76.
- Roche, Denis. 1982. "L'impiété salutaire." Dans L'Ane (Février-mars): 43.
- Söll, Ludwig. 1971. "Traduisibilité et intraduisibilité." Dans Meta 16.1-2: 25-31.
- Tatilon, Claude. 1986. Traduire. Toronto: Editions du GREF.
- Vinay, Jean-Paul et Jean Darbelnet. 1977. Stylistique comparée du français et de l'anglais. Montréal: Beauchemin.
- Vinay, Jean-Paul. 1969. "La traduction littéraire est-elle un genre à part?" Dans Meta 14.1: 5-21.

Ouvrages généraux

- Aiken, Susan Hardy. 1990. Isak Dinesen and the Engendering of Narrative. Chicago: The University of Chicago Press.
- Barthes, Roland. 1975. Roland Barthes par Roland Barthes. Paris: Le Seuil.
- . 1964. Essais critiques. Paris: Le Seuil.
- . 1953. Le degré zéro de l'écriture. Paris: Le Seuil.
- Bittner, Donald F. 1983. The Lion and the White Falcon. Hamden: Archon Books.
- Blau DuPlessis, Rachel. 1985. "For the Etruscans." The New Feminist Criticism. Ed. Elaine Showalter. New York: Pantheon Books.
- Brydon, Anne. 1987. Celebrating Ethnicity: the Icelanders of Manitoba (M.A. Thesis). Hamilton: McMaster University.
- Cixous, Hélène. 1972. The Exile of James Joyce. Trans. Sally A.J. Purcell. New York: David Lewis.
- Dinesen, Isak. 1938. Out of Africa. New York: Random House.
- . 1934. Seven Gothic Tales. New York: Harrison Smith and Robert Haas.
- Duras, Marguerite. 1984. L'amant. Paris: les Editions de Minuit.

- . The Lover. 1985. Trans. Barbara Bray. London: Collins.
- Durrenberger, Paul E. and Gísli Pálsson, eds. 1989. The Anthropology of Iceland. Iowa City: University of Iowa Press.
- Frye, Marilyn. The Politics of Reality: Essays in Feminist Theory. New York: The Crossing Press.
- Gunnars, Kristjana. 1989. The Prowler. Alberta: Red Deer College Press.
- H. D. 1980. Hedylus. Manchester: Carcanet New Press Limited.
- . 1926. Palimpsest. Boston: Houghton Mifflin Company.
- Kristeva, Julia. 1974. La révolution du langage poétique. Paris: Le Seuil.
- Lugones, María. 1989. "Playfulness, "World"-Traveling, and Loving Perception". Women, Knowledge and Reality. Ed. Ann Garry and Marilyn Pearsall. Boston: Unwin Human Inc.
- Magnússon, Sigurdur A. 1977. Northern Sphinx. Montreal: McGill-Queen University Press.
- Malamud, Bernard. 1966. The Fixer. New York: A Dell Book.
- Moss, John. 1990. "Postmodern Prowl." In Canadian Forum 792: 30-31.

Dictionnaires et grammaires

- Benac, Henri. 1956-82. Dictionnaire des synonymes. Paris: Hachette.
- Dupuis, Hector. 1985. Dictionnaire des synonymes et des antonymes. Montréal: Fides.
- Elsevier's Dictionary of Botany. 1979. Amsterdam: Elsevier Scientific Publishing Company.
- Funk & Wagnalls New Encyclopedia. 1973. New York: Funk & Wagnalls, Inc.
- Grand dictionnaire Encyclopédique Larousse. 1984. Paris: Librairie Larousse.
- Le Grand Robert de la langue française. 1985. Paris: Le Robert.
- Grevisse, Maurice. 1986. Le bon usage. Paris: Editions Duculot.
- The Oxford English Dictionary, 2nd Ed. 1989. London: Oxford University Press.
- Petit Larousse illustré. 1976. Paris: Librairie Larousse.
- Le Petit Robert 1. 1987. Paris: Le Robert.
- Quirk, Randolph, and Sidney Greenbaum. 1987. A University Grammar of English. London: Longman.
- Robert-Collins, Dictionnaire français-anglais, anglais-français. 1987. Paris: Le Robert.
- The Shorter Oxford English Dictionary. 1973. Oxford: Clarendon Press.

- Webster's Dictionary of English Usage. 1989. Springfield:
Merriam-Webster.
- Webster's New World Dictionary. 1988. New York: Simon &
Shuster, Inc.